



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 133

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
SEB (Beast Records)
SABIEN & PATRICE
THIERRY (General Strike)
VINCENT (Mass Prod)

RIP :
YANN "Mr DUTERCHE"
Danny BOY
Diana RIGG
FRED (les \$heriff)
Peter GREEN
Olivia de HAVILLAND
Walter LURE
Toots HIBBERT

Lundi 12 octobre 2020 ; 15:48:39
Damned time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème)
mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

MAINE IN HAVANA : Maine In Havana (CD, MAD)

Il fut un temps où Montpellier était une haute terre rock'n'roll. Aujourd'hui, le soufflé est certes un peu retombé, il n'empêche que, près des plages où apercevoir un poisson nager au milieu des détritiques pourrait faire flipper les âmes les moins endurcies, on manie encore habilement le courant alternatif. Maine In Havana est malgré tout un groupe un chouïa atypique, avec un chanteur portoricain (qui chante en anglais), et un orgue prégnant qui donne des sonorités inhabituelles dans ce qu'on appelle encore (un peu) le rock d'ici. Le chant sombre et profond d'Eduardo Lecleres Diaz n'est pas sans évoquer les intonations sépulcrales d'un Nick Cave, survolant un rock'n'roll qui tire ses rentes d'un héritage 70's parfois empreint de psychédéisme 60's ("Preus" pourrait aisément passer pour un inédit des Doors). Maine In Havana ne s'inscrit guère dans un XXIème siècle qui a un peu tendance à s'éparpiller et à chercher sa voie. C'est vrai en musique comme dans tous les autres domaines culturels ou sociétaux. Il faut dire aussi que ni la nature, ni les éléments, ni l'humanité elle-même n'y mettent du leur, entre réchauffement climatique et virus en goguette, ce siècle nouveau ne commence guère sous les meilleurs auspices, de quoi renforcer notre suspicion quant à un avenir bien hypothétique. La musique de Maine In Havana est le reflet de ces incertitudes et de ces errances. Bien loin d'être festive et légère, elle exprime les doutes et les souffrances qui nous assaillent régulièrement dès qu'une tuile (format XXL de préférence) nous tombe sur le coin du museau. Certains titres frisent l'introspection ("Early dawn", "Lily"), et la prise de conscience est perpétuelle. Fût-elle exprimée sur un fond poétique sans compromis ni facilité. Les mélodies, souvent désincarnées, sont lourdes et lancinantes, ressuscitant une forme de blues urbain que n'aurait pas renié le Gun Club. Et même quand le tempo s'éleve un peu, à la façon du premier vol des frères Wright, presque à regret ("Fun fun fun"), les circonvolutions déviantes de l'orgue vous ramènent vite à des considérations très terre-à-terre, ce blues là est profondément tellurique, pour ne pas dire chthonien, capable de pousser les morts hors de leurs tombeaux pour rendre visite à leurs ex voisins de palier. Les adeptes d'un romantisme gothique victorien apprécieront ces résonances cavernes, ces évanescences alcoolisées, ces rémanences vampiriques qui nous rappellent que la nuit reste le meilleur moment de la journée. Surtout quand le sommeil nous fuit et que les ombres nous hantent. Personnellement, j'aime ce genre de découverte discographique (puisque je n'avais jamais entendu parler de Maine In Havana avant ce premier album), qui vient illuminer mon quotidien quand je m'y attends le moins. Un groupe à suivre, qui ose, en plus, la référence historique. Le Maine était un cuirassé de la marine américaine, qui a coulé dans la baie de La Havane, le 15 février 1898, à la suite d'une explosion, dont l'origine n'a jamais été établie. Mais, l'opinion publique américaine accusant ouvertement l'Espagne, ce naufrage fut l'élément déclencheur de la guerre hispano-américaine, qui, en quelques mois, aboutit à la confirmation de l'indépendance de Cuba (du moins temporairement, jusqu'en 1901), et à la prise de contrôle, par les Etats-Unis, de colonies espagnoles dans les Caraïbes et le Pacifique, notamment Porto Rico (ce qui nous ramène à Eduardo Lecleres Diaz) et les Philippines, marquant ainsi le début de l'expansion américaine au-delà du seul territoire continental du pays. On en paie encore le prix aujourd'hui.

Margaret AIRPLANEMAN : Live at the Charles River Museum Of Industry (CD, Beast Records)

Il n'y a pas que le studio dans la vie. Il arrive parfois que certains groupes ou artistes posent leur matériel dans des endroits inhabituels pour enregistrer un disque. C'est ce que vient de faire Margaret Airplaneman. De son vrai nom Margaret Garrett, elle est habituellement la guitariste du duo Mr Airplane Man, avec sa complice, la batteuse Tara. Ici, elle officie en solo, avec sa seule guitare. Un drôle d'instrument d'ailleurs, une guitare 4 cordes, en forme de boîte à cigare. Un retour aux sources du blues en quelque sorte, puisque, dans le sud profond, quand on n'avait pas les moyens de se payer une vraie guitare, même d'occasion, même pourrie, on s'en fabriquait une, justement à partir d'une boîte à cigare, ce qui suffisait amplement pour se débrouiller et tirer quelques accords. Bon, celle de Margaret Airplaneman est beaucoup plus moderne, puisque électrifiée, mais le principe reste le même. Et si elle ne possède que 4 cordes, ce n'est pas une basse pour autant, c'est bien une guitare, sur le principe de la guitare baryton. Dont la demoiselle tire des sonorités redoutables d'efficacité, seule ou en duo. Et c'est en solitaire qu'elle a enregistré cet album, dans un lieu qu'on n'attendrait pas à pareille fête, un musée, rien que ça. Le Charles River Museum Of Industry est situé à Watham, Massachusetts, à une vingtaine de kilomètres de Boston, sur les bords de la rivière Charles, célébrée

en son temps par le producteur et songwriter Ed Cobb pour les Standells avec la chanson "Dirty water", mais c'est une autre histoire. Ce musée, comme son nom l'indique, est dédié à l'industrie et aux innovations technologiques, célébrant la Révolution Industrielle américaine. La mention "live" figurant dans le titre de l'album implique, non pas qu'il a été enregistré en public, mais dans les conditions du live, dans une pièce du musée, qui sert de petite salle de concert. En 10 jours, 6 titres ont été mis en boîte, ceux qu'on trouve sur ce disque. De longues pièces aventureuses, nostalgiques, où la voix éthérée de Margaret Airplaneman survole les arpegges indolents de sa guitare. Ce disque a des accents crépusculaires qui ne sont pas sans rappeler l'album des Cowboy Junkies, "The Trinity session", que le groupe canadien avait enregistré dans une église, il y a plus de 30 ans. Margaret Airplaneman délivre un blues hypnotique aux forts accents psychédélics, superposant plusieurs pistes de guitares grâce à des loops préenregistrés. Un blues très urbain pour le coup, engoncé dans les brumes moroses de nuits maussades, automnales, suintantes d'humidité. Certainement pas le disque le plus joyeux de l'année, mais une oeuvre envoûtante, captivante, ensorcelante, qui vous prend en otage, dans les bras de laquelle on aime à rester blotti comme dans un cocon protecteur. Une atmosphère à des années-lumière de la sévérité et de la brutalité industrielles célébrées par ailleurs dans ce musée. Une sorte d'oxygène musical que cet album presque liturgique.

CANNON FODDER : Cannon Fodder (Beast Records)

Diantre ! Ça faisait longtemps qu'on ne nous avait pas fait le coup de la trompette pour ouvrir les hostilités. C'est pourtant quasiment le premier instrument qu'on entend sur "Alone", le premier morceau de ce premier album de Cannon Fodder. Pas banal. Pas plus que le nom du trompettiste, Scalpel Souriant, je ne pouvais pas ne pas vous faire partager cette information, trop drôle. Ceci étant, hormis ces quelques notes initiales, de trompette on n'entend plus sur le reste du disque. Cannon Fodder, c'est une combinaison classique, un trio guitare-basse-batterie, avec supplément d'orgue ou de claviers, pour situer le niveau des débats. Un rock'n'roll lignée australienne alternant titres intenses et morceaux plus mid-tempo, sorte de swamp-blues-rock pris entre deux feux, le crocodile marin des côtes du Queensland et l'alligator des bayous de Louisiane, de quoi justifier, de manière plus naturaliste que militaire, le nom du groupe ("chair à canon" dans la langue de nos amis anglophones). Cannon Fodder pratique l'économie de moyens pour arriver à un résultat maximal, une musique décomplexée et roborative, qui combine accords et riffs de guitares séminaux et rythmiques ramenées à l'essentiel, l'assise d'un édifice sans festons, solidement bâti et magnifique de classicisme. Cannon Fodder s'adonne à la musique avec la régularité des bolides qui, une fois l'an, font leurs deux tours d'horloge dans leur ville d'origine, Le Mans, maniant l'endurance plutôt que la vitesse, la course de fond plutôt que le sprint. D'où leur propension à ralentir le rythme pour ne pas s'essouffler inconsidérément. D'où aussi leurs textes ramassés et concis (alcool et filles, pour faire court), même s'ils ont, malgré tout, la parole facile. Accessoirement, Cannon Fodder c'est un projet parallèle, aussi bien pour Chris Martini (chant et guitare), qui joue habituellement dans Head On (après Witchery Wild ou Born In Flames), que pour Nico Wireman (batterie), qu'on voit plus souvent, ces derniers temps, en formule one man band, sous le nom de Big Wireman. Le trio étant complété par Alice Martini à la basse. Cannon Fodder, c'est le genre de groupe qui ne déçoit jamais quand c'est bien tourné. Ce qui est le cas.

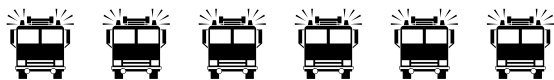
CHICKEN DIAMOND : Bad man (CD, Beast Records - www.beast-records.com)

Empaqueté, c'est pesé. Chicken Diamond, c'est comme votre boucher de quartier, s'il y en a un peu plus, il vous le met quand même, il ne s'embête pas avec le côté pointilleux du client qui chipote parce que ça fait beaucoup trop pour son petit estomac chichiteux. Chicken Diamond, on connaît depuis un petit moment, un one man band lorrain. Non pas que ça fasse une différence avec un auvergnat ou un breton, c'est juste que c'est comme ça et puis c'est tout. Il y a 600 ans, il aurait pu garder les moutons avec la petite Jeanne, au moins on aurait su d'où lui venaient ses voix. Parce que Chicken Diamond, même s'il n'est pas le plus académique des orateurs, vous assène quelques sentences bien senties, du genre à vous intimer la mission de bouter la saloperie de variété hors de votre discothèque. Et pas question de renâcler. Le Chicken Diamond, quand il dit quelque chose, on l'écoute, j'allais dire religieusement, mais faut pas exagérer non plus. D'autant qu'il se présente d'emblée comme un sale type. C'est pas moi qui le dit, c'est lui. Enfin, pas vraiment lui au

départ, puisque "Bad man" est une reprise des Oblivians, une ballade caverneuse digne d'un Tom Waits soupirant devant son whisky tiède, la clope au bec et le chapeau de travers. Mais quand on tient une bonne citation, on la ressort avec appétence. Du coup, au cas où vous ne seriez pas un familier de Chicken Diamond, de sa vie, de son oeuvre, voilà qui devrait vous éclairer quant aux sources auxquelles le bonhomme a tisané pendant toutes ses années formatrices. Le rock'n'roll bourru et le blues mal dégrossi. De toute façon, la formule one man band n'autorise guère la praxie de l'entrechat ou du double axel. Quand on n'a déjà pas assez de ses deux bras et de ses deux jambes pour jouer de tous les instruments dont on s'entoure, on ne va pas s'amuser, en plus, à faire dans la fanfreluche. Même si, en studio, on peut toujours tricher l'air de rien et en rajouter une louche. Comme je le disais en préambule, Chicken Diamond, s'il y en a un peu plus, il vous le met quand même, et tant pis si ça rabote. Sur ce nouvel album, on peut bien entendre un peu de basse, instrument dont il ne s'embarrasse évidemment pas sur scène. C'est sûr, c'est pas de la basse jazz-rock, mais bon, c'est de la basse quand même. De toute façon, le gonze est tellement proluxe qu'il n'a pas trop le temps de détailler. Songez que "Bad man" est déjà son septième album (en truandant un poil, le premier était un EP 6 titres, m'enfin, hein, c'était pas loin) depuis 2009 (le cinquième sur Beast), je vous laisse juge de sa motivation. Les affres de la création, c'est pas vraiment son quotidien ni sa pitance. Dès qu'un accord lui trotte dans la tête, hop, il en fait un morceau. Manquerait plus qu'il se pose des questions existentielles. D'où il vient, il le sait déjà. Où il va, je pense qu'il s'en fout un peu. Dans quel état erre-t-il, sûrement entre goguenardise et ébriété, selon le jour et l'heure. Pour le reste, c'est comme ça vient, au coup par coup, à l'emporte-pièce, tant qu'on lui laisse un coin d'estrade ou de studio pour y poser son petit bazar, se brancher et balancer ses ritournelles garage-blues un brin cradingues et rugueuses. L'avantage de se présenter en infériorité numérique. "Bad man" un jour, "bad man" toujours. Pas demain qu'il va faire son revirement et se lancer dans la muzak pour bimbo youtubée. Et poulet qui s'en dédit.

CLAVICULE : Garage is dead (CD, Beast Records/Open Up And Bleed)

Comme on dit dans les sociétés les plus huppées, voire carrément royales : "Garage is dead, long live garage". Ce qui pourrait être, en substance, le slogan de Clavicule. Drôle de nom pour un groupe de rock'n'roll, je vous l'accorde, mais faut dire que le choix commence à se restreindre sérieusement, avec les milliers de groupes qui doivent se former tous les jours dans le monde. Mais là n'est pas le plus important, la souveraineté patronymique leur appartient. Le plus important, c'est la musique de ce quatorze rennais, un post-garage fertile et intense. Foin d'académisme chez Clavicule, le garage ayant, lui aussi, ses dogmes et ses idéologies, comme pour tout. Ici, on fourgonne à coups de guitares sauvages et de vocaux rageurs, sur fond de rythmes martelés sur une enclume vaguement psyché. Personnellement, Clavicule n'est pas sans m'évoquer la démarche de Johnny Mafia, qui révisé pareillement la chose garagiste pour en extraire une furia débauchée et orgiaque ("Today"), même si, juste après, ils sortent les arpegges pour tenter de calmer leurs ardeurs ("My time"). Clavicule souffle le chaud et le froid, comme le forgeron quand il se lance dans la conception d'une épée de légende. Bien que l'accalmie ne dure guère. Chassez le naturel furibard chez Clavicule, celui-ci revient au galop d'un cheval des enfers. Comme sur "Wake up", un truc que n'aurait pas renié un Sonic Youth en pleine transe phonique, et là, pour le coup, on est singulièrement loin du garage standard. D'autant qu'ils enfoncent le clou avec un "Vertigo" dont même Hitchcock n'aurait jamais soupçonné qu'il puisse être aussi angoissant. En fait, Clavicule se joue des étiquettes, des sensibilités, des atmosphères. A eux seuls, ils pourraient être le symbole du réchauffement climatique, gaz à effet de serre, particules fines, déchets radioactifs, c'est le catalogue entier de nos turpitudes environnementales que les rennais ont commandé pour leur petit Noël. Et ils ont été exaucés, le père Santa n'a pas regardé à la dépense et leur a refourgué la totale. A la fin, il fallait bien un orientalisant "Jericho" pour faire tomber les murailles d'un fondamentalisme garage qui ne pouvait résister à ces guitares destructrices et pugnaces, oubliées les trompettes d'antan. "Garage is dead", si on veut.



Uffe LORENZEN : Magisk realisme (CD, Bad Afro)

Troisième album solo d'Uffe Lorenzen, que les amateurs de garage connaissent mieux sous le pseudonyme de Lorenzo Woodrose et comme frontman de Baby Woodrose. Le groupe étant en sommeil depuis quelques années, Uffe Lorenzen a donc repris sa véritable signature, et sa langue maternelle, le danois, pour se lancer dans une carrière solo fortement marquée par le psychédéisme et l'acid-rock. Du moins, c'était vrai sur ses deux premiers albums, largement connotés acoustiques avec une prédominance de la 12 cordes, façon folk-rock à la Byrds. Ici, si la 12 cordes s'entend encore de ci de là ("Efterar"), c'est quand même l'électricité qui prédomine, ce qui fait doucement glisser ce nouvel album vers des sonorités plus proches des derniers ouvrages de Baby Woodrose (la guitare fuzz de "Livet skriger"). Cela présagerait-il d'un réveil prochain du groupe ? Ou bien est-ce tout simplement qu'Uffe Lorenzen revient à ce qui a forgé son ADN durant ses folles et insouciantes années de jeunesse ? Comme j'ai cassé ma boule de cristal, que je bois mon café plutôt que d'en lire le marc, et que je n'y connais rien en tarot de Marseille, je ne répondrai pas à ces interrogations, qui, pourtant, me taraudent nuit et jour... Enfin, quelques secondes par jour, et pas tous les jours, j'ai une vie à part Uffe Lorenzen, même si, par ailleurs, j'aime assez ce que fait le bonhomme, avec ses airs de vieux hippie sur le retour, ou de Charles Manson qui, dans une uchronie, n'aurait jamais fini en taule et aurait atteint son apogée criminelle dans les années 70, en assassinant Richard Nixon et Angela Davis en une double apothéose meurtrière. Uffe Lorenzen prend au pied de la lettre le terme d'album solo, puisqu'il joue de tous les instruments, à l'exception des quelques parties de pedal steel guitar, preuve qu'il s'applique à faire oeuvre personnelle sur ses disques érémitiques. Encore qu'ermite, il ne l'était pas vraiment quand il a écrit ce disque, durant l'été 2019, une période où il n'avait plus de logement fixe (le rock'n'roll ne nourrit pas son homme, il y a longtemps qu'on le sait), et où il trouvait refuge chez les uns ou les autres de ses amis. La chronique prétend qu'il aurait ainsi investi pas moins de neuf appartements disséminés un peu partout dans Copenhague pendant cette période. Ce qui explique peut-être en partie les atmosphères parfois fort différentes des dix titres du disque. Reflet des personnalités de tous ses colocataires éphémères ? Reflet surtout de cette vie de nomade citadin, et de la solitude forcée qui l'accompagne, malgré les gens qui vous accueillent. Le disque d'un troubadour moderne, d'un hobo des cités, d'un clochard industriel, qui n'aurait aucun port où faire relâche, en perpétuel mouvement.

CROCODILE BOOGIE : A family affair (CD, Beast Records)

Après avoir formé de nombreux groupes ces 20 dernières années, dont le dernier en date, toujours en activité, est Head On, dont il est le chanteur, Boogie sort son premier album solo. L'occasion pour lui d'aborder d'autres horizons musicaux, notamment la country. Un disque sur lequel il s'est entouré d'une belle brochette d'amis, parmi lesquels Gil Riot (Wolfoni), Franck Headon (Head On ou Bed Bunker) ou Tof Rehault (Sleeper Bill). De quoi justifier le titre "A family affair", en plus du fait qu'il pose sur la pochette avec Junior, à qui il a piqué un dessin pour compléter l'artwork, et à qui il dédie "Jim", la chanson d'ouverture, même si le texte est celui, écrit par Nelson Shawn, d'une chanson popularisée par Jimmy Dorsey, Dinah Shore, Billie Holiday, Sarah Vaughan ou Ella Fitzgerald (entre beaucoup d'autres), pour lequel il a composé sa propre musique. Globalement, cet album se déroule sur une base fortement acoustique, un atout maître, alors que, jusqu'à présent, les groupes de Boogie (Witchery Wild, Born In Flames, Dead Horse Problem), étaient salement électriques. Ce fond acoustique lui permet de développer sa façon de chanter de manière plus fluide, plus posée, puisqu'il n'a plus à se réfugier dans ses derniers retranchements, derrière la ligne de front de guitares sur 220. Ici, les guitares sont acoustique, donc, pour la rythmique, et essentiellement slide pour la soliste. Un disque à la sonorité très américaine, ce qui lui permet de payer son dû à quelques-unes de ses influences, l'album se partageant entre 5 originaux et 5 reprises. Ces dernières étant puisées chez Johnny Cash ("This town"), Dogs D'Amour ("Comfort of the devil"), les Johnnys ("The day Marty Robbins died"), Compulsive Gamblers ("Sour and vicious man") et Neil Diamond ("What it's gonna be"), avec quelques clins d'oeil à l'Angleterre et à l'Australie donc. Lui garantissant une authenticité dont il n'a plus à prouver l'identité. Il y a une certaine forme de nostalgie dans cette dizaine de chansons qu'on sent venues du fin fond de ses tripes. Malgré sa litanie d'invités, Crocodile Boogie a conçu un disque intimiste et introspectif, peut-être une sorte de bilan intermédiaire d'une vie toute dévouée au rock'n'roll, le lascar étant, en outre, l'un des fondateurs du label Beast Records, et le tenancier de l'officine de disques Rockin' Bones, à Rennes, un endroit où il

vaut mieux entrer sans trop de cash sur soi, sous peine d'en ressortir ruiné, tant il recèle de pépites. Une affaire de famille, d'accord, mais qui, finalement, nous concerne tous un peu, une famille comme on aurait aimé en avoir une pour de vrai, quand on était mômes, plutôt que certains oncles lourdauds ou certains cousins neuneu. Mais comme on dit, ce sont ses amis qu'on choisit...

SLEEPER BILL : Until death (CD, Beast Records)

Une mélodie de western spaghetti en guise de présentation ("Deep inside me"), et c'est parti pour quelques plages de rock'n'roll fortement teinté de country et de rockabilly primal, avec supplément de folk. Après un premier album en duo (avec le contrebassiste Mr Tof), Sleeper Bill se présente aujourd'hui en trio, avec l'appoint d'un batteur, dénommé Marius (pas très breton comme nom, mais là n'est pas le propos). La musique de Sleeper Bill est fondamentalement acoustique, bien qu'une guitare électrique s'y glisse sporadiquement, son rock'n'roll plutôt nébuleux. On se croirait au bivouac, dans quelque plaine texane, avec un trio de cowboys chantant autant pour calmer les bestiaux paissant non loin de là que pour passer le temps avant de s'enrouler dans sa couverture poussiéreuse. Et Sleeper Bill a de la ressource en matière de répertoire, puisque ce disque est fort de 14 titres, ou plutôt 12, plus 2 bonus. Je n'ai jamais bien compris ces histoires de bonus, si les titres sont là, c'est qu'ils sont sur le disque, c'est qu'ils en font partie, alors pourquoi en opposer 2 que, de toute façon, on écoute dans la foulée des autres. Il y a là une logique qui m'échappe complètement. Pas que chez Sleeper Bill, chez tous ceux qui pratiquent cette politique du bonus. Si ces titres bonus ne sont pas partie intégrante du disque, pourquoi les mettre dessus alors ? Pour moi, peu importe, j'ai 14 titres à m'enquiller dans les feuilles, c'est le principal. "Until death", par ailleurs titre d'un des morceaux les plus folk de l'album, malgré sa rythmique country, sonne plus américain que bien des disques pourtant dûment estampillés made in USA. C'est que Sleeper Bill ne se soucie pas de modernité et ne cherche pas à se fondre à tout prix dans un créneau qui voit le rock'n'roll être dévoyé par un mercantilisme adolescent déplacé. Ne cherchez pas chez Sleeper Bill la touche hip hop-r'n'b-electro de mes couilles que trop de yankees, aujourd'hui, se croient obligés d'inclure dans leur musique en espérant s'attirer les bonnes grâces des fans de Lady Gaga ou de je ne sais quelle autre sous-produit de Youtube ou de Spotify. Sleeper Bill, c'est du rock'n'roll du terroir (l'instrumental bluegrass "Run"), même si ses racines sont profondément ancrées dans le granit de l'Argoat plutôt que dans la bouillasse du Mississippi ou la terre effritée de l'Oklahoma. Les racines ne procèdent pas seulement de l'inné, l'acquis joue un rôle au moins aussi important. De ce côté-là, on peut supposer que Sleeper Bill a plus appris à l'écoute des disques de Johnny Cash ou de Hank Williams qu'à la fréquentation du bagad du coin. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

DRUIDS OF THE GUÉ CHARETTE : Talking to the moon (CD, Mauvaise Foi Records/Beast Records)

Ne vous fiez ni au nom du groupe, ni au titre de cet album, Druids Of The Gué Charette, même s'ils parlent à la Lune (chacun ses loisirs), même s'ils sont peut-être druides par ailleurs (ne riez pas, j'ai une copine qui l'est, j'ai du mal à comprendre le concept, mais bon), même s'ils se présentent vêtus de longues robes de moines et encapuchonnés sur scène (ils doivent suer comme des aurochs là-dessous) et même s'ils font référence à un étang de la forêt de Brocéliande (la geste arthurienne, notamment sous la plume de Chrétien de Troyes, ne fait-elle pas traverser le Gué Périlleux à Gauvain et ne fait-elle pas de Lancelot le Chevalier à la Charrette ?), ne font ni dans le pagan rock, ni dans le rock celtique, bien qu'ils ne puissent déceimment pas ignorer ces légendes locales. N'annoncent-ils pas la couleur d'entrée de jeu ? "I'm not a bad boy" affirment-ils dès le premier titre de ce disque, de quoi nous rassurer quant à l'assise stratégique qu'ils comptent donner à leur musique. Nonobstant ces mises au point, la première chose qui saute à l'oreille, c'est le chant caverneux, sombre et profond du druide vocaliste de la bande, autant psalmodié que chanté, réminiscence probable des litanies entonnées sous les obscures ramures des denses forêts celtiques. Derrière ce maître chanteur, le reste de la bande, plutôt que de cueillir le gui, préfère entonner des mélodies qui tiennent autant du stoner, du post-rock ou du shoegaze que d'un garage aux forts relents psychédélics. Nul doute que le chaudron doit être leur principal accessoire créatif, idéal pour faire bouillonner une tambouille qui, pour ne pas être aussi sacrée qu'on pourrait croire, n'en révèle pas moins une certaine magie. De là à les rendre invulnérables, il y a un pas (de géant) que je ne m'autoriserai pas à franchir, de peur de me retrouver, justement, au milieu d'un gué où je risque de ne pas avoir

piéd. Druids Of The Gué Charette usent de la cohabitation utile et nécessaire, celle d'une guitare et d'un clavier qui tissent des sonorités lysergiques nous renvoyant vers des rivages brumeux, hantés par les mânes des quelques grands anciens qui s'accrochent aux lambeaux d'une défroque hors d'âge. D'aucuns ont pu trouver chez Druids Of The Gué Charette des accointances avec des groupes aussi antinomiques que Black Sabbath ou Joy Division, les Stooges ou Bauhaus. Débrouillez-vous avec ça, mais Druids Of The Gué Charette n'ont ni la brûlante brutalité des uns ni la froideur distanciée des autres, mettons qu'ils se situent dans un entre-deux qui se joue des références, en multipliant les escarmouches musicales, les razzias métaphysiques, les raids anticonformistes, transformant les dieux en poupées ("Gods & dolls"), ce qui, on en conviendra, procède plus du déboulonnage en règle des vertus cardinales que de l'adoration béate des vices souverains. Perdus dans leur monde, s'en soucient-ils vraiment ?

PATRON : Patron (CD, Klonosphere)

S'appeler Patron, par ces temps de régression sociale et de capitalisme triomphant, faut avoir un solide sens de l'humour, et ne pas craindre le malentendu. Il fut un temps où on aurait démembré pour moins que ça. Heureusement, la pochette de cet album est là pour démythifier tout ça, avec ce décor de pacotille qui fleure bon son parc à thème pour amateurs de mauvais goût, et cette soucoupe volante qui vient faire sa livraison de chansons brinquebalantes et déglinguées, à la grande consternation de cette frêle jeune fille qui n'a même pas eu le temps de couvrir sa pudeur quand les aliens sont venus frapper à sa porte. Une pochette qui, à elle seule, pourrait servir de scénario pour une bonne petite série B de science-fiction. Et la musique dans tout ça ? Ah oui, j'ai failli oublier. Patron, c'est une sorte de post-rock ironique et narquois mâtiné de no-wave farouche et de stoner imbibé. Patron, c'est le projet de Lo, chanteur et guitariste de Loading Data (en mode pause pour le moment, d'où cette virée en solitaire). Et le loustic n'a pas fait dans le détail pour ce premier album de Patron, produit par Alain Johannes (Queens Of The Stone Age), sur lequel il a invité quelques potes de luxe, comme Joey Castillo (Danzig), Nick Oliveri (Kyuss) ou Barrett Martin (Screaming Trees), entre autres. C'est sûr qu'on n'est pas chez Jo le Clodo faisant la bringue avec les gueux de sa barre d'immeubles. Le chant de Lo est grave, puissant, moite, malsain. Il vous entonnerait une sérénade par une soirée pluvieuse d'automne sous votre balcon que vous appelleriez aussitôt le Professeur Van Helsing ou le premier exorciste figurant dans l'annuaire pour écarter de votre route nocturne les sales cauchemars générés par cette voix d'outre-tombe. Lo, et donc Patron, se rendent coupables de viol par cordes vocales interposées, ils s'insinuent en vous par tous vos orifices via ces mélopées barbares et priapiques ("Room with a view") et ses "Voulez-vous coucher avec moi" salaces et concupiscentes, "Seventeen" et ses relents de Nick Cave psychotiques), ils se fauillent là où vous n'auriez jamais pensé pouvoir être déshonoré. L'atmosphère générale de ce disque est poisseuse, visqueuse, vénéneuse, comme si on venait de créer un hybride de mocassin d'eau et de cuboméduse ("Around my neck" est ses quelques notes d'introduction calquées sur le générique de "La famille Addams"). Les titres sont globalement mid-tempo, voire lents, comme écrasés par la chaleur du désert, anxiogènes, comme sortis du cerveau d'un savant fou, étouffants, comme les muselières qu'on nous impose à cause d'un pauvre virus de merde, en ce sens, ce disque s'inscrit pleinement dans cette année 2020 où la planète entière a viré parano sans commune raison, comme une vulgaire colonne de lemmings se précipitant vers sa propre perte (au pas cadencé de "She devil" de préférence, tant qu'à faire). Si ce disque avait au moins le mérite de décimer les rangs des cons et des abrutis, ce serait un bonus, mais il se suffit à lui-même, c'est déjà un bon point de départ.



E-ZINE

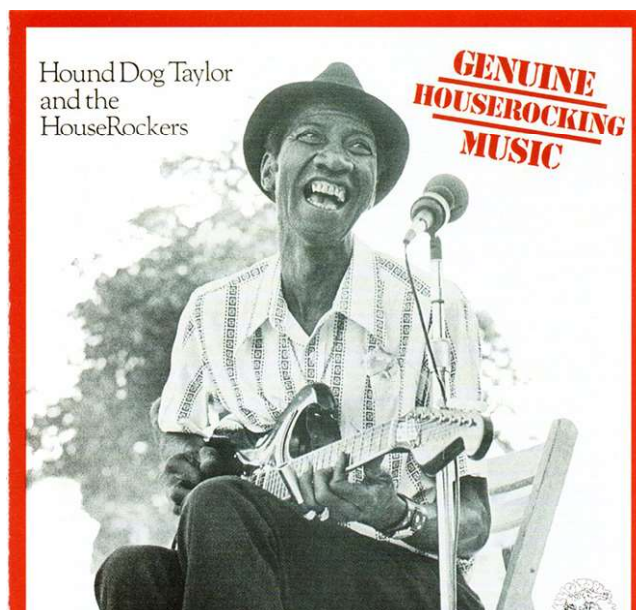
Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

INTERNET

Activité un peu ralentie chez les suédois de **Beluga** avec, malgré tout, la sortie du deuxième album du groupe power-pop anglais **the Speedways**, "Radio sounds" : <http://belugarecords.com> @@@ Le label lyonnais **Dangerhouse Skylab** a trouvé le vaccin ultime contre la Covid-19, un bon stock de vinyl, imparable : La réédition du seul album des **Bratchmen**, paru initialement en 1994, avec des membres des **Dum Dum Boys** ou des **Playboys**, "The easy sound of the Bratchmen", 14 titres de power-pop ; un EP posthume des québécois **Platon et les Caves**, avec des membres des **Gruesomes** et des **Cryptics**, reprenant les 2 seuls titres parus à l'origine, dans les années 90, plus 2 inédits, du pur garage-twist ; un single, posthume lui aussi, de **Floo Flash**, groupe mod français des années 80, avec, entre autres, une adaptation de "Hanging on the telephone" des **Nerves**, classe ; un maxi EP de **Pervitin**, groupe swamp-garage de Vienne (France) ; une compilation des **Livids**, groupe punk new-yorkais, avec des membres des **New Bomb Turks**, des **Zodiac Killers**, de **Radio 4** ou de **Moral Panic**, 18 titres enregistrés entre 2011 et 2013, reprenant leur 3 EP, plus des inédits studio et live ; la réédition de "Wrecker", album de 1992 des excellents **Mono Men**, 14 titres de pur garage, avec une nouvelle pochette, en vinyl bleu. De quoi affronter le prochain reconfinement que nos petits dictateurs sanitaires sont en train de mijoter dans notre dos : www.dangerhouse.fr @@@ Chez **I Feel Good Records**, on combat aussi une certaine idée de "l'ordre", avec quelques nouveautés hardcore-crust-grind : un EP pour le groupe de Singapour **Garapal** ; le troisième album des français de **Doomsisters** ; un split EP partagé entre les suisses **Exorbitant Prices Must Diminish** et les anglais **Nothing Clean** ; un maxi single des français de **Chiens** ; un album live des français de **Tina Turner Fraiseur** ; la réédition de la discographie complète des américains de **Dropdead**, incluant leur troisième et nouvel album, le tout en vinyls de couleur et pochettes ouvrantes, grand luxe. Aucun virus normalement constitué ne peut résister à tant de violence : ifeelgoodrecords.com @@@ Le **Mad Butcher**, qui baigne déjà dans le sang, se fout des virus comme de son premier hachoir et continue à nous débiter de belles tranches de punk-oi-ska, avec des albums des **Prowlers**, des **Moving Targets**, des **Idiots**, de **the Insane**, de **Klasse Kriminale**, de **Mr. Review**. Le plein de protéines pour bien passer l'hiver : www.madbutcher.de @@@ Le label australien **Cactus Room** fait paraître un nouveau single du groupe, australien lui aussi, **Black Bats**. "Swamp fever" est un titre spongieux et suffocant, qui annonce le prochain album : www.cactusroom.com.au @@@ Les **Rebel Assholes** font paraître un nouveau maxi EP, "(Headed for) Dysphoria", sur plusieurs labels européens, dont **Indie Or Die Music**, du punk-rock, comme d'habitude : www.indieordiemusic.com @@@ **Dirty Punk** se fait détrousseur de **Cadavres** en rééditant 3 albums du groupe parisien, "Existence saine", "Le bonheur c'est simple comme un coup de fil" et le live "Paris sous la pluie". Des rééditions déclinées en vinyl (l'album d'origine) ou en CD (avec de nombreux bonus) : www.dirtypunk.fr @@@ Le label **Twenty Something** fait paraître le premier album du groupe punk français **the Flicker**, "Your last day on earth", plus engageant que son titre et sa pochette ne le laissent croire. Le groupe est la dernière sensation en date de cette bonne ville d'Angers, avec d'anciens **Noodles** ou **Casbah Club**. En dessert, ils s'offrent même une reprise de "Radioaktivitat" de **Kraftwerk**, bon esprit les gonzos. Au programme aussi, la sortie, en CD, d'un live des **Thugs**, "Paris 1999", pour accompagner la parution d'une biographie du groupe, "Radical history", par **Patrick Foulhoux**, aux éditions **Le Boulon**, un manque enfin comblé : <http://nineteensomething.bigcartel.com> @@@

www.alligator.com
Alligator Records est un label américain spécialisé dans le blues. Le label est fondé en 1971 à **Chicago**, dans le but de faire paraître le premier album d'un groupe local, emmené par un guitariste hors pair, **Hound Dog Taylor & the HouseRockers**. Hound Dog Taylor était un vétéran, né en 1915 (il avait donc 56 ans au moment des faits), mais n'avait encore jamais sorti le moindre disque. Il aura juste le temps d'enregistrer 3 albums, tous parus sur Alligator, avant de mourir en 1975, d'un cancer. Hound Dog Taylor avait une particularité physique, il possédait 12 doigts, 6 à chaque main, même, si un soir de beuverie, il s'en était lui-même amputé un d'un coup de rasoir. Ce qui ne changeait rien à sa façon de jouer de la guitare, puisque ces doigts supplémentaires, atrophiés, ne pouvaient pas remuer. C'était donc plus une gêne qu'autre chose. Perso, je n'ai jamais su résister au blues grenu (2 guitares et batterie) du bonhomme. Ses disques tournent toujours régulièrement sur ma platine. Dignement, Alligator va produire des disques pour d'autres légendes du blues, **Carey Bell**, **Big Walter Horton**, **Koko Taylor**, **Blind John Davis**, **Albert Collins**, **Lonnie Brooks**, **Billy Boy Arnold**, **Professor Longhair**, **Buddy Guy**, **Johnny Otis**, **Magic Slim**, **Cliffon Chenier**, **Johnny Winter**, **James Cotton**, **Clarence "Gatemouth" Brown**, **Lonnie Mack**, **Dr John**,

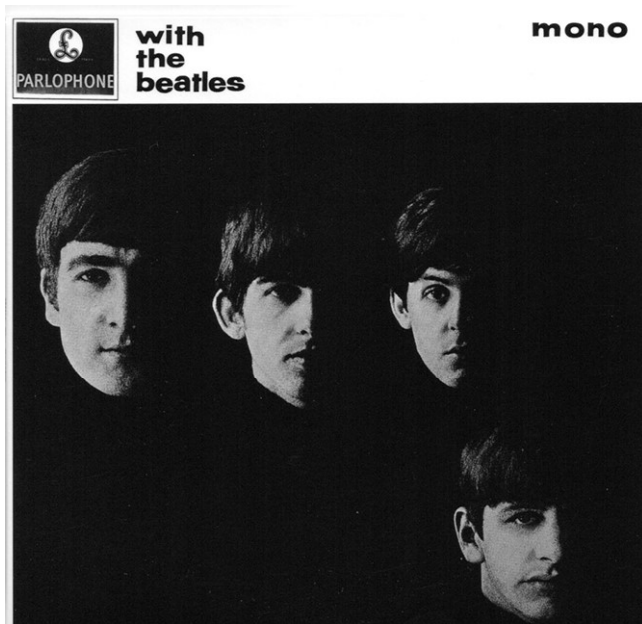
Lazy Lester, **Rufus Thomas**, **Lucky Peterson**, **Charles Brown**, **Charlie Musselwhite**, **Sonny Boy Williamson**, **Otis Rush**, **Junior Wells**, **Big Joe Williams**, **Sugar Blue**, **Luther Allison**, **Long John Hunter**, **Eddy Clearwater**. Le label s'est même étendu au ska et au reggae, avec des signatures comme les **Mighty Diamonds**, les **Abyssinians**, **Augustus Pablo**, les **Skatalites**, **Joe Higgs**, ou au rock'n'roll, avec **Lee Rocker**, le contrebassiste des **Stray Cats**. Le label est toujours actif aujourd'hui, avec, en moyenne, une douzaine de sorties par an, même si, il faut bien l'admettre, la qualité du blues actuel a singulièrement baissé, s'engluant parfois dans des sonorités un peu trop commerciales pour être tout à fait honnêtes. Ce site est tout ce qu'il y a de plus officiel, et il est plutôt copieux dans le genre, avec un historique du label, le listing de toutes les productions, depuis le début, une petite biographie pour chaque artiste ayant sorti au moins un disque sur l'étiquette, l'inévitable boutique en ligne, qui reste le meilleur moyen de vendre ses productions sans passer par tous les intermédiaires qui s'engraissent au passage, une page annonçant les concerts des artistes signés, mais ça ne concerne que les Etats-Unis, et un jukebox, qui permet d'écouter quelques extraits des disques, idéal pour se faire une idée de la musique de tel ou tel artiste avant, éventuellement, d'acheter les disques. Un site très complet, à la navigation fluide et agréable, on aimerait qu'il en soit plus souvent ainsi. Ah oui, site en anglais of course.



www.makingtime.co.uk

Vous aimez les **Beatles**, les **Animals**, les **Kinks**, les **Rolling Stones**, les **Small Faces**, les **Pretty Things**, en un mot le **rock anglais des 60's** ? Ce site est pour vous, puisque consacré uniquement à ce pays et à cette décennie. Après le petit hors d'œuvre de la page d'accueil, qui, comme ça se fait dans la meilleure société, vous présente, d'un rapide coup d'oeil, les derniers ajouts, vous pourrez attaquer le plat de résistance. Et là, je vous conseille d'avoir un solide appétit. De toute façon, il y a peu de chances que vous puissiez avaler tout ça en un seul repas, il vous faudra picorer de ce de là et y revenir pendant plusieurs jours. Pour vous y retrouver, le maître d'hôtel met à votre disposition, sur le menu, un index alphabétique de tous les groupes abordés dans ces pages. De **the Action** aux **Zombies**, chaque groupe est gratifié d'une biographie allant à l'essentiel (pour les détails, il faudra vous tourner vers des sites plus spécialisés), d'une discographie, d'une page de liens Internet, d'une bibliographie et d'une recommandation de disque indispensable pour une première approche de son oeuvre, ce qui, pour les néophytes, présente l'énorme avantage de débayer le terrain face à l'énorme production de certains groupes, ou de faire le tri parmi les nombreuses compilations sorties ces dernières années, surtout en CD, ce qui, en soit, est plutôt une bonne chose, puisque ça a permis d'exhumer des trucs parfois oubliés et, souvent, de rendre disponible l'intégralité des enregistrements des dits groupes. En contrepartie, il est vrai qu'il peut être difficile de faire un choix dans cette production pléthorique si l'on est à l'âge où l'on part à la découverte de cette scène. Pour le dessert, le site liste quelques pages dédiées à des sujets plus précis, comme la scène garage, le **Merseybeat** (la scène de **Liverpool**), le **Brumbeat** (la scène de **Birmingham**), le label **Immediate** ou les guitares **Rickenbacker**, entre autres exemples. On y présente aussi une sélection de livres, tous en anglais, comme le site, pour approfondir tel ou tel sujet. Idéal pour une première approche

de cette scène, qui a quand même durablement marqué l'histoire du rock'n'roll. Et peu importe que l'énorme majorité de ces groupes n'existent plus depuis longtemps, au moins ceux-là n'ont-ils pas eu le temps de se noyer dans une musique de moins en moins intéressante. Dans le genre, les Rolling Stones restent une exception, et c'est tant mieux, quand on voit les bouses qu'ils produisent depuis plus de 40 ans. On regrette qu'ils ne se soient pas démis de leurs fonctions quand il en était encore temps.



WOLFONI : Letter from Lucifer (Beast Records)

Si vous voyez, dans le nom du groupe, un hommage à Michel Audiard et aux "Tontons flingueurs", vous ne vous trompez pas, même si le "V" initial des personnages du film est remplacé par un "W". Une fois évoquée cette référence cinématographique, concentrons-nous sur le groupe, un super-groupe devrais-je dire, puisque le trio est composé du chanteur et guitariste Gil Riot, ex Conquérants, accompagnateur d'Orville Brody, qui sort aussi des disques sous son propre nom, du contrebassiste Mr Tof, membre de Hudson Maker, habituel complice de Sleeper Bill (voir chronique de son dernier album par ailleurs), du genre omniprésent sur les dernières productions Beast (cf l'album de Crocodile Boogie), et du batteur Georges Bessler, ex Traîtres (lui aussi est entendu derrière Crocodile Boogie, décidément). Notre trio s'est réuni autour d'une morale commune, celle de réhabiliter le rockabilly et le rock'n'roll 50's. Remarquez, vu le pedigree des 3 argousins, on les aurait mal imaginés tenter de faire revivre le disco. A part bourrés comme des baleines ou après avoir perdu un pari stupide, et même dans ces conditions, je ne suis pas certain qu'ils n'auraient pas trouvé le moyen d'invoquer les fantômes d'Elvis Presley ou d'Eddie Cochran pour se tirer des flûtes. On ne peut pas rivaliser avec les grands anciens, n'importe quel cultiste sait ça. Or donc, le premier album de Wolfoni nous renvoie plus de 60 ans dans le passé, dans l'esprit, puisque, sur la forme, on sent bien le bousin enregistré aujourd'hui et maintenant, et pas dans quelque ersatz de reconstitution des studios Sun. Entre la guitare ligne claire de Gil Riot, la contrebasse caressante de Mr Tof et la batterie sautillante et allègre de Georges Bessler, il est certain que c'est du côté de Memphis que leurs regards sont définitivement tournés, et leurs oreilles avidement ouvertes. Il se dégage une fraîcheur alerte de la douzaine de titres qui composent le disque, même dans les reprises, Bo Diddley, Jody Reynolds, Ricky Nelson, James Waynes, Vince Taylor, jusques et y compris dans le "Goodbye darling" d'Alan Vega, morceau que le chanteur de Suicide n'avait pourtant pas enregistré durant sa propre période rockabilly, comme quoi... Les originaux, tous signés Gil Riot (dont 2 par le trio au complet), se coulent parfaitement dans le moule rock'n'roll primitif d'un disque hors du temps. Non, le rockabilly n'est toujours pas mort, malgré ce qu'en pensaient les pontes de l'industrie musicale à l'époque, qui ne donnaient pas cher de sa peau à partir de 1958, après avoir fait rentrer Elvis dans le rang du corps social américain en l'envoyant à l'armée. L'armée a peut-être détruit Elvis, mais pas le rockabilly, qui, tel un vampire ou un phénix, trouve toujours les ressources nécessaires pour revenir à la vie. Suffit juste de brancher une guitare pour que le jukebox se rallume.

TRAFFIK DRONE : Crossroads (CD, Pop Sisters Records)

Traffik Drone est un trio de vieux briscards (ex Ambulances ou Mystery Machine entre beaucoup d'autres) qui sort des objets culturels plus moins identifiés. "Crossroads" est leur deuxième effort, un mini album 6 titres d'un rock âpre et terreux, tout ce petit monde ne jurant que par les grands espaces américains, que par les villes tentaculaires et sombres, que par les coins paumés où l'on prétend encore à l'héritage des pionniers. Un rock'n'roll qui se joue dans les bars enfumés, dans les juke-joints mal famés, dans les arrière-salles délabrées, le long d'un parallèle qui irait du Panhandle texan aux rives du Mississippi. Le rock de Traffik Drone est très cinématographique, inspiré par les oeuvres de John Huston, John Ford, les frères Coen ou Quentin Tarantino. Traffik Drone célèbre l'Amérique des paumés et des laissés pour compte. A l'instar de "Comme des chiens", leur mini album précédent, "Crossroads" accompagne la sortie d'un recueil de nouvelles noires arpentant les rues déguenillées de New York version 70's, avec, j'imagine, ses maux, ses déchets, ses loques. Nouvelles écrites par Franky Sinistra (chanteur et guitariste du groupe) et illustrées par Poup (batter, qui ne joue que sur une caisse claire et un tom basse, mais ça fait la Rue Michel). Livre dont je ne peux parler, puisque lire un PDF sur un écran d'ordinateur c'est passablement chiant et pénible pour mes petits yeux de myope. Mais le principe d'exigence culturelle de la démarche ne peut que nous rendre sympathique une formation certes atypique, mais qui remet au goût du jour les codes littéraires de la beat generation. Le rock'n'roll en plus. Comme si Kerouac avait fricoté d'un peu trop près avec Bob Dylan, Johnny Cash ou Calvin Russell, en mode plus électrique, puisque, loin du "folk bâtarde" dont on se plaît à qualifier leur musique, c'est bien de rock'n'roll juteux et alcoolisé dont on parle ici, rock'n'roll issu d'un blues faubourien endurci à la guerre des gangs et aux trafics en tous genres, assez éloigné du blues rural attendu à la lecture du titre du disque (inspiré par la chanson éponyme de Robert Johnson). Mais des "crossroads", on n'en trouve pas que sur les highways, les carrefours existent aussi en ville, comme l'a fort bien montré Martin Scorsese ("Taxi driver").

CAUSA NOSTRA : Sciopero generale - Grève générale (CD, General Strike)

Rarement un groupe et un label auront été autant en osmose militante. "Grève générale" disent-ils tous deux, le groupe avec le titre de son album, et d'un morceau d'icelui, le label avec son intitulé. Seule la langue change, mais, entre italien, français et anglais, la compréhension est aisée, même pour le moins doué en langues vivantes. Causa Nostra, eux, sont même experts en langues mortes, puisqu'ils ont carrément choisi un bout de locution latine pour se nommer : "causa nostra laetitiae" ("cause de notre joie"). En italien moderne, "causa nostra" est devenu "notre cause", ce qui se rapproche plus du fond militant et partisan de leur punk-oi énergique et hargneux. Pour un groupe parisien bon teint, ils n'hésitent pas à poursuivre leurs investigations linguistiques, chantant indifféremment en français et en italien. De là à supposer que le chanteur à des origines transalpines... Le discours de Causa Nostra est aussi intrigant qu'un pléonasme, une évidence une fois qu'on a décortiqué leur sémantique, et qu'on a découvert leur musique. Le street-punk ne s'attarde guère sur la poésie d'un lever de soleil ou le romantisme d'une promenade forestière, au contraire, il fait lever le poing le plus haut possible, il fait dépaver les rues les jours de manif, il fait scander les slogans facilement mémorisables, il fait se rassembler les masses qui veulent dénoncer leur morne quotidien, il fait surtout se dresser ceux qui n'acceptent ni la résignation ni la main-mise d'une pseudo majorité morale sur une soi-disant minorité activiste. Causa Nostra avoient leur punk rock comme si leurs vies en dépendaient, ce qui est un peu le cas, le leur comme le nôtre, riffs abrupts, mélodies fédératrices, chœurs hooligans, tout y est, étalé comme un jour de marché, il n'y a plus qu'à se servir. D'autant que leurs textes sont suffisamment expressifs pour ne laisser aucune équivoque quant à leur conception de la lutte (finale ?) : "Enculoi" ("Va fanculo" clament-ils), "Los crevardos", "Guerilla urbana", "Banda di bastardi", pas besoin de parler la langue de Dante pour se douter qu'on n'est pas chez Annie Cordy (d'ailleurs, elle n'a pas survécu à la sortie de cet album, c'est un signe) ni chez BHL. Personnellement, j'accorderai une mention particulière à "Hooligan vegan", irrésistible de drôlerie (même si je suis plutôt bon public). En attendant la prochaine grève (quoique, défilé avec une bâillon sur le groin, on est en plein paradoxe), vous avez là de quoi réviser votre petit vocabulaire contestataire, tout en apprenant un peu d'italien au passage, c'est tout bénéfique pour votre culture générale. "Générale", on y revient.

TAGADA JONES : A feu et à sang (CD, Enragé Production/At(h)ome)

Avec la régularité d'un coucou suisse, Tagada Jones sort un nouvel album. Je ne sais plus trop à combien on en est aujourd'hui, une bonne douzaine à la louche, et le discours reste résolument le même, fait de révolte, de rage, de conscience, politique et sociale, d'engagement. Punk l'engagement, comme aux premiers jours, même si, entre-temps, on a vu débarquer les riffs métal ou hardcore. Mais, globalement, la restitution sonore n'a pas varié d'un iota depuis les belles heures des concerts du groupe, avec leurs refrains taillés pour être repris en chœur par un parterre de keupons pas plus blasés qu'eux ("L'addition"). Les textes de Tagada Jones fustigent toujours les mêmes aberrations humaines, notamment environnementales ("Le dernier baril", sur l'épuisement programmé des ressources énergétiques fossiles, "La nouvelle génération"), preuve que rien n'a changé durant ces trois dernières décennies, malgré tous les "beaux" discours de nos politicards qui n'ont toujours qu'une vision à court terme des choses, une vision électoraliste, qui vise à assurer (ou du moins à tenter d'assurer) leur reconduction à des postes qui doivent quand même salement en valoir la peine pour montrer tant d'acharnement à s'y accrocher. A condition, bien sûr, qu'on accepte de jouer un jeu aux règles vérolées, à l'issue hautement prévisible, à l'intérêt bien senti, financièrement parlant. On a beau savoir que tout ça est pipé, on n'en reste pas moins toujours sur le cul quand on exhume les mêmes turpitudes de ces politiciens sans foi ni loi, qui agissent sans vergogne et en toute impunité. Voire, et entendre, "Elle ne voulait pas", en duo avec Didier Wampas, qu'on n'aurait pas forcément vu s'acoquiner aussi inopinément avec Tagada Jones, mais, après tout, n'affichent-ils pas tous le même mépris envers les cons d'en bas et les puissants d'en haut. Pendant qu'on est dans le cousinage, notons le clin d'oeil appuyé à Bérurier Noir dans le très rude "La biche et le charognard" (aux faux airs d'"Hélène et le sang"), sur les prédateurs sexuels, résurgence, sans doute, du Bal des Enragés, collectif dans lequel Tagada Jones tient un rôle essentiel. L'exercice assidu de la reprise, ça finit pas laisser des traces, même inconscientes. Bref, pas de déception à attendre de ce nouvel album de Tagada Jones, pas de surprise non plus, mais mieux vaut la force de la prévisibilité qu'un mauvais coup de théâtre. On a connu trop de groupes qui se sont fourvoyés dans des impasses musicales par peur d'être accusés de trop se répéter. L'aventure, surtout musicale, n'a de sens que si elle fait progresser, si elle apporte un plus, sinon, autant continuer sur sa lancée, sur une voie qu'on connaît et dont on sait qu'elle nous mène là nous voulons aller. Tagada Jones connaissent leur but, on ne les en détournera pas comme ça.



KURT 137 ! : Les terres brûlées (CD autoproduit)

Tiens, les toulousains passent enfin à un format un peu plus long que les deux singles parus depuis leur reformation en 2015. On n'est pas encore arrivé à l'album, mais on s'en approche avec ces six titres, ce qui fait toujours, en une seule fournée, plus que tout ce qu'ils ont enregistré jusque là. En prime, un changement de nom, Kurt !, patronyme initial, devenant Kurt 137 ! Raison invoquée, une meilleure visibilité numérique, comprendre, certainement, dans les moteurs de recherche Google. Puisque le simple Kurt devait renvoyer à tout un tas de trucs peu en rapport avec le groupe, surtout germanophones. La dictature numérique a donc fait son office, au préjudice de l'historique, mais c'est leur nom, c'est leur vie, ils font bien ce qu'ils veulent. Quant à savoir d'où sort ce chiffre, 137... Le code d'entrée de leur immeuble ? Le cryptogramme de leur carte bleue ? Le nombre de leurs amis Facebook ? La longueur, en millimètre, de leur membre ? Pour l'heure, on se perd en conjectures. Mais revenons à ce disque, qui voit Kurt 137 ! délivrer un punk-rock incisif, maître de la rue, entre les Rats et Brigitte Bop, un truc bien enlevé, éloquent et plutôt excitant. Le groupe s'est enfin débarrassé de son syndrome reprises rigolotes mais un peu anecdotiques à la longue, pour nous pondre six originaux aux textes savamment troussés ("Moitié renard moitié loup", "Camarade humain" et son quinzième degré), preuve qu'ils auraient sûrement pu se lancer dans le grand bain bien avant. Mais les aléas de l'existence, et les changements de personnel incessants, ne favorisent pas toujours la sérénité indispensable pour engager de gros travaux de ravalement. Ces "terres brûlées" sont largement le truc le plus convaincant de Kurt 137 ! Toutes époques confondues. Ne leur reste plus qu'à amortir cet investissement.

BAKOUNINE : Is there any point in this ? (LP, Et Mon Cul C'est Du Tofu ?/Aredje/Patatrak Diskak/Nunca Paramos/Emrenadur/Deviance/Aback Distribution/Bisounours Prod/Senseless YMCAs Of Anger/Zone Alternative/Subversive Way/General Strike/Acta Records/Tonton Lucas/Maldita Sudaca/Missing The Point Distro)

Avec leur nom, on a une bonne idée des idéaux politiques du groupe breton, ainsi que de leur musique, de l'anarcho-punk franc du collier, du genre à ne pas se laisser instrumentaliser, à jouer vite, à crier fort, à ne pas faire de concession. Et surtout à dénoncer et vilipender les travers de notre société, il y a du boulot. Des réseaux sociaux nauséabonds au fascisme larvé, les sujets de se mettre en colère ne manquent pas. Ça fait des décennies qu'on fait ce constat, et, malheureusement, tout est toujours pareil. La prise de conscience collective n'est pas pour demain, si toutefois elle émerge un jour. Qui croit encore au Grand Soir aujourd'hui ? Exprimer sa rage et sa hargne permet de se défouler, ce qui n'est déjà pas rien, mais j'ai bien peur que ça ne reste qu'un placebo. Bakounine, comme beaucoup d'autres groupes de même obédience, font oeuvre de salut public en se battant avec leurs mots et leur musique. Mais il faudrait qu'on soit infiniment plus nombreux à penser la même chose (tout en se méfiant de la pensée unique, équation pas facile à résoudre) avant qu'un quelconque infléchissement sociétal soit envisageable. Gardons cette infime lueur d'espoir, même si elle ne brille pas bien loin, au moins pour ne pas définitivement sombrer dans le marasme. Des chaperons comme Bakounine peuvent parfaitement nous éveiller l'esprit et nous escorter lors de nos premiers pas vers la lumière... noire...

ABNORMI : Ajankuva (LP, Stupido Records/Blame The Victim/Bunkkeri Records/Mass Productions)

La Finlande reste un pays assez discret sur la scène internationale, ce qui est valable aussi en matière de rock'n'roll et de punk. Il faut dire que sa situation géographique ne favorise guère les échanges, à part avec la Scandinavie et la Russie, ce qui est paradoxal pour un pays appartenant à l'Union Européenne, mais la force de l'histoire peut parfois primer sur le reste. Fort dommage qu'on n'en sache pas plus que ça, puisqu'on peut imaginer que la scène rock et punk y est sûrement aussi dynamique qu'ailleurs, même si elle n'est le fruit que d'une minorité de ses habitants, comme partout. D'où l'intérêt suscité par la sortie de cet album d'Abnormi (Anormal en frenchie). Le groupe existe depuis plus de 20 ans, s'étant formé à Espoo, la deuxième ville du pays, dans la banlieue d'Helsinki. Abnormi accouche d'un punk-rock très énergique, pour ne pas dire énergétique, sous tension, flirtant de très très près avec le hardcore. Les morceaux sont très courts, très rapides, très brutaux. 17 sur ce disque. Une seule exception à cette concision générale, le titre final, "Ajankuva" ("Signe des temps"), nettement plus long que la moyenne d'une chanson punk, qui n'est pas sans rappeler le "Sex and violence" d'Exploited avec sa rythmique martiale. Si je suis capable de vous signaler la traduction de morceaux chantés dans leur langue

maternelle par Abnormi, ça n'est pas parce que j'ai fait finlandais première langue dès la maternelle (j'ai déjà eu assez de mal avec le français une fois passés mes premiers areu et mes premiers gazou gazou), mais parce que le groupe a pris la bonne habitude, sur ses disques, de proposer systématiquement une traduction en anglais de ses textes, ce qui permet de mieux appréhender un discours engagé, militant, et fortement politisé, punk quoi. Apparemment guère prolifiques, discographiquement parlant, "Ajankuva" semble n'être que leur troisième album, 14 ans après le précédent, avec quelques singles pour boucher les trous. En Finlande comme ailleurs, le punk ne remplissant pas l'assiette, les gaziers ne sont évidemment pas professionnels, et doivent donc composer avec leurs activités "annexes", celles qui leur permettent de ne pas crier famine.

RESAKA SONORA : Frekuenzia (CD, Dure Réalité/Fire And Flames Music/General Strike)

Aujourd'hui, avec le streaming ou le téléchargement, on a un peu oublié que la radio fut longtemps le seul vecteur de propagation de la musique auprès d'un public qui n'avait pas les moyens de s'acheter les premiers phonographes et les premiers disques. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre Mondiale que le disque se démocratise, sans toutefois vraiment supplanter la radio, en tout cas jusque dans les années 60. Après, la radio va lentement périlcliter, la faute surtout à une programmation de plus en plus putassière, de moins en moins artistique. Même, en France, à partir de 1981, avec la fin du monopole d'état sur les fréquences FM. Au début, la prolifération des radios libres a bien fait naître une petite lueur d'espoir, vite éteinte par un capitalisme qui a compris tout ce qu'il pouvait tirer de la création de radios tentaculaires qui, à l'instar des périphériques, peuvent désormais couvrir pratiquement tout le territoire, enterrant du même coup des milliers de radios locales associatives, les seules, quoique de plus en plus rares, à porter encore cette volonté de ne pas faire de la radio comme des banquiers et des publicistes. Je parle en connaissance de cause, faisant de la radio depuis déjà 38 ans, et pouvant encore sévir sur une de ces radios locales pratiquant cette forme de résistance culturelle. Malheureusement, même sur ces fréquences associatives, le rock, au sens large, reste l'un des parents pauvres des grilles de programmes (avec la musique classique et le jazz). Ce qui ne laisse pas d'être inquiétant, et qui, finalement, n'a pas changé grand-chose par rapport à "avant". Conséquemment, qu'un groupe comme Resaka Sonora rende hommage à la radio avec son nouvel album ne peut que réjouir le vieux militant herzien que je suis. Un album vaguement conçu comme une émission de radio, les chansons étant reliées entre elles par des bruitages, souvent extraits de bandes d'actualité, qui suppriment blancs (la hantise de l'animateur radio, j'en ai des souvenirs à la pelle, et pas forcément des plus glorieux) et temps morts. Un concept qui rend cet album vivant et vivifiant. Et comme, en plus, Resaka Sonora façonne un ska-punk lui-même plutôt agité et chaloupé, on ne risque pas le petit somme vite fait, entre deux plages. Resaka Sonora, c'est ce qu'on peut appeler un big band, avec ses 9 musiciens, si j'en crois la photo de classe qui orne le fond du digipack, avec orgue sautillant, section de cuivres claquante, et boîte à rythmes en lieu et place de tambours en bois et en peau. Le groupe est bordelais, donc assez proche du Pays Basque et de l'Espagne, ce qui explique que ça chante aussi bien en français qu'en basque ou en castillan. "Frekuenzia" est le second album du groupe, qui s'apprête à fêter ses 10 ans de fiesta militante et activiste. Ils n'ont d'ailleurs pas attendu pour inviter quelques potes à souffler les bougies, puisqu'ils ont trinqué avec des membres de Skalariak (ska-punk basque espagnol) et los Tres Puntos. D'accord, il faut partager le gâteau entre plus de personne, les parts sont donc moins grosses, mais, à côté de ça, c'est plus de marrade assurée autour du buffet... ou du poste de TSF.

MOLLY MCHARREL : En chemise déchirée (CD, La Destroy - www.ladestroy.fr)

Tout fout le camp ma pauvre dame. Des toulousains qui font du punk celtique, mais où va-t-on ? C'est un peu comme des parisiens qui feraient du reggae. Ah ben oui, tiens, c'est vrai que ça existe. Alors pourquoi Molly McHarrel ne joueraient-ils pas du biniou ? Enfin, pas que ça, va que, pour faire du punk, une guitare, une basse et une batterie ça reste le postulat de base. Quant au kilt, ce n'est pas une option, c'est un prérequis. Quand on choisit son destin, il faut accepter qu'il soit scellé aux us et coutumes. Une fois l'équation posée, reste plus qu'à la résoudre. Ce que Molly McHarrel réussit plutôt pas mal avec ce deuxième album. Insistons bien sur le fait que le groupe fait du punk celtique, et pas l'inverse. C'est bien de punk dont il s'agit, les flutiaux n'intervenant que pour allonger la sauce

celtique. En ce sens, que le groupe revendique une filiation Dropkick Murphys-Flogging Molly, ça se tient, ça reste dans la logique. Avec des morceaux agiles et énervés, des textes frappés au coin de la lutte sociale ("Dans ton bureau"), du sens de la fête ("Allez viens"), et d'une vague atmosphère d'émeute ("Oh oh"), c'est pas chez Drucker que Molly McHarrel risque d'aller pointer, même si "La vie en rose" sort douillettement de sa tanière sur "Ton épaule", en mode boîte à musique, même si une amorce de rythme disco semble vouloir prendre le pouvoir sur "Saint Patrick", et même si un banjo gazouillant vient orner "Aucun répit". Chez Molly McHarrel, ce sont les agneaux qui font la nique aux loups (voir la pochette du disque pour comprendre cette phrase fort sibylline pour qui n'a pas l'image), n'en déplaise à La Fontaine, qui nous a trop fait chier à l'école, nous condamnant à être punis pour quelque chose qu'on n'avait même pas fait... OK, c'étaient nos devoirs, n'empêche. Molly McHarrel nous offre notre revanche par procuration, de quoi s'attirer toute notre sympathie. Voilà, c'est dit, on n'y reviendra pas.

FORMATS COURTS

Les PARTISANS : Encore et toujours (SP, Fire And Flames Music/Kanal Hysterik/General Strike/Maloka)

Toujours pas fatigués les Partisans, qui nous adressent avec une solennité toute punk ce petit single en forme de carte d'anniversaire, 25 ans de révolte, pour ces hommes de main de la cause résistante, ça ne laisse pas indifférent. Outre les 2 titres de street-punk ciselés avec constance et persévérance, on notera la présentation aux tarots, avec un joli picture-disc honorant les classes laborieuses, et une pochette glorifiant les classes combattantes. Oui, vous avez bien lu, picture-disc + pochette, le grand luxe. En même temps, on n'a pas tous les jours un quart de siècle, autant marquer le coup et les esprits. Comme d'habitude avec les Partisans, les textes sont d'une pertinence et d'une acuité infaillibles, tandis que la musique nous ramène dans l'Angleterre pré-thatcherienne du Clash ou de Red London. Manque juste le gâteau, mais ça aurait sûrement explosé le budget, et rien ne vous empêche d'en faire un chez vous en écoutant ce disque.

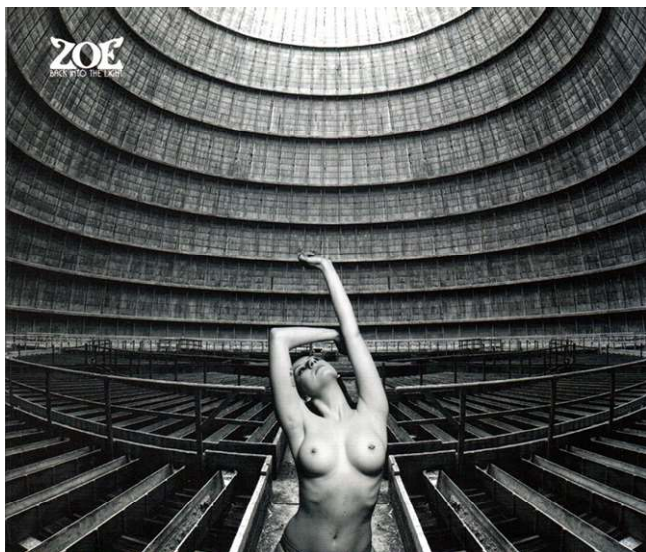
The FUZZSTAINZ : Sick ! Sick ! Sick ! (CDS, Beluga Records)

Si vous cherchez de l'imprévisible, ce n'est pas vers les Fuzztainz qu'il faut vous tourner. Comme leur nom le laisse accroire, les Fuzztainz appliquent un garage-punk séminal, empli de fuzz, tartiné de rythmes binaires, fariné de refrains entêtants. Le genre de truc classique en diable, mais foutrement bien torché, imparable comme un coup de latte de super-héros, et jouissif comme un film de boules. Du garage primitif inspiré par les Headcoats et, plus généralement, la scène Medway. Ils ne sont pourtant pas anglais les Fuzztainz, mais ils mériteraient. Ceci étant, la Suède est un peu l'autre pays du garage, mêmes appartements privés, même autarcie, même fighting spirit, le groupe n'est donc pas si incongru avec ses torpilles de 2 minutes gravées sur un beau vinyl rose, ou noir pour les plus traditionalistes. Tranchant comme un surin entre les mains de ce vieux Jack, ou comme une hache entre celles du prince Riourik.

ZOE : Back into the light (CD, Brennus Music - www.brennus-music.com)

"Revenir dans la lumière" disent Zoe. Par ces temps d'obscurantisme intellectuel, de restriction des libertés, sous couvert de despotisme sanitaire, ou de négation de l'individu, il est certain qu'on en aurait bien besoin de "revenir dans la lumière", ou, du moins, que l'intelligence collective y revienne, ça ne ferait pas de mal. J'ai peur, malheureusement, que ce ne soit qu'utopique, nous sommes si peu à protester face à la bêtise de masse. Ce qui n'empêche pas Zoe de faire ce qu'il font le mieux, un bon vieux rock'n'roll de sagouins, avec quelques touches de hard et de proto-punk à l'ancienne, sans oublier l'hommage syndical à notre père à tous, Lemmy, via une poignée de titres hard-punk vifs et saignants, dont le mimétique "Band of brothers", un truc capable de vous massacrer un régiment entier d'un seul coup de médiateur. Avec ce quatrième album, Zoe fait le tour d'une musique à fort indice d'octane, une musique qui n'oublie pas que, foutrement électrique, elle doit beaucoup à l'uranium enrichi qui fait tourner nos saletés de centrales nucléaires. Rien n'est vraiment tout noir, rien n'est franchement tout blanc, c'est bien l'étrangeté de notre société. C'est peut-être pour exorciser cette sensation d'équilibre fort instable qu'ils se fendent d'un "Go like a bomb" va-t-en-guerre. Ce disque, comme ses prédécesseurs, est gras (oubliez la cuisine moléculaire), puissant (pas d'anorexie ici), lourd (on n'est pas sur la scène de l'opéra avec ses petits rats en tutu), costaud (capable de vous tirer une locomotive avec les dents). On n'est pas près de voir Zoe dans une pub pour des menus minceur. Ces mecs là sont

même probablement le cauchemar de tout ce que la planète compte de diététiciens et de nutritionnistes, ils ne peuvent donc que nous paraître conviviaux, même s'ils n'assaisonnaient pas leur rock'n'roll au tabasco. Alors quand, en plus, ils nous en tartinent dix titres aussi bourrus, ça devient du nanan. Seul reproche, il ne donnent pas le 06 de la demoiselle de la pochette, mes fiançailles, ce n'est pas encore pour demain, pfff !



STRIKE ANYWHERE : Nightmare of the West (CD, Pure Noise Records)

AMERICAN HI-FI : Anywhere else but here EP (CD, Rude Records)

Voici venu le temps des chevaux de retour, avec deux groupes sortis de leur tanière après plusieurs années de silence.

D'un côté Strike Anywhere, dont on n'avait plus de nouvelles depuis 2009, et leur dernier album, "Iron front", le groupe de Richmond, Virginie, existant depuis 1999. Sept titres pour ce mini album, six originaux et une reprise ("Opener" des londoniens de Blocko, en hommage au batteur du groupe anglais, Marc "Mates" Maitland, qui s'est suicidé en 2019), et une constatation, une évidence même, rien n'a fondamentalement changé chez Strike Anywhere, toujours aussi punk, toujours aussi échauffé, toujours aussi remonté contre un système qui ne s'est évidemment pas arrangé avec cette burne de Trump. "Documentary", le morceau d'ouverture, clame leur dégoût d'une société américaine de plus en plus parano, de plus en plus coupée du monde et des réalités. Tandis que "Frontier glitch", de loin le titre le plus agressif d'un disque qui n'a pourtant rien d'une collection de comptines pour enfants, oscille entre défiance envers les politiciens en général, et rejet de la machine à broyer les individus américaine, sous entendu ceux qui ne marchent pas dans les pas de la "moral majority". De fait, on pourrait aisément transposer le discours dans la France de Macron (et de ses prédécesseurs, il n'y en a pas un pour racheter les autres). Ce qui n'empêche pas Strike Anywhere de poursuivre un combat qu'il ne veulent pas croire perdu, comme le résume parfaitement une chanson comme "We make the road by walking". Tant qu'on avance, il reste des possibilités, l'erreur serait de s'asseoir ou, pire, de se coucher, et de subir. De quoi justifier leur engagement, et leur réveil.

De l'autre côté, American Hi-Fi, presque aussi âgé, puisque formé en 1998, dont la pause a duré un poil moins longtemps, "American Hi-Fi acoustic" ayant paru en 2016, mais cet album détonait déjà dans leur discographie, comme ce nouvel EP, composé de cinq reprises de la new-wave anglaise des années 80. C'est sûr, on ne les attendait pas sur ce terrain. Au programme, des covers de Joe Jackson, Madness (groupe devenu très pop après un démarrage ska plutôt dadaïste), Squeeze, Elvis Costello et Boomtown Rats (l'un des plus mauvais groupes de cette génération, Bob Geldof préfigurant le putride Bono). Curieusement, bien qu'originaires de Boston, les membres d'American Hi-Fi ont grandi en écoutant cette new-wave anglaise, enfin, surtout Stacy Jones, le chanteur, qui a grandi à Brixton, dans les faubourgs de Londres, ceci expliquant probablement cela. Comme on peut aussi expliquer la genèse de ce EP par le fait que American Hi-Fi a toujours parfumé son punk de pop ou de power-pop. Au moins le groupe dépoussière-t-il sérieusement ces morceaux dont les versions originales, un brin gnan-gnan, n'ont rien de bien folichon, à part "Our house" de Madness, qui n'est pas sans évoquer le côté

british rétro des Kinks, le groupe ayant de surcroît toujours défendu un second degré de bon aloi dans sa musique, même quand celle-ci aurait pu sombrer dans la facilité. Pas forcément le meilleur disque d'American Hi-Fi, mais à minima, le plus surprenant.

PUSSYCAT and the DIRTY JOHNSONS : Beast (CD, Hound Gawd ! Records - www.houndgawd.com)

Mesdames et messieurs, laissez-moi vous présenter les sauveurs de la civilisation occidentale : Pussycat and the Dirty Johnsons, et leur rock'n'roll aussi cradingue qu'un greffier peut être propre. Le trio anglais en est déjà à son quatrième album, et il n'a toujours pas abdicé ses prétentions à convertir les masses au garage-punk le plus sulfureux. Miss Pussycat, femme-chatte vampire, prédatrice redoutable, pratique le coup de griffe ravageur et la morsure chirurgicale. Toutes canines dehors, elle vous arrache la pomme d'Adam aussi sûrement qu'un succube en état de déshydratation critique. A ses côtés, les deux matous matois qui l'accompagnent, Dirty Jake et Filfy Antz, assurent ses arrières avec l'assurance d'un commando à l'assaut d'un poste avancé. Pussycat and the Dirty Johnsons, c'est une formation à 2 guitares-batterie. Derrière le micro et à l'une des guitares, c'est Puss Johnson qui feule, qui crache, qui grogne, bref, qui vous fait savoir qu'elle n'est pas une chatte de salon qui se prélasser sur le canapé et qui se bouchonne contre vous en ronronnant. Plus proche de la panthère que de la trop fragile siamoise, quand elle vous regarde, c'est pour évaluer votre potentiel énergétique et votre incapacité à vous défendre quand elle aura décidé de vous emprisonner dans ses patounes aussi létales que celles de n'importe quel féline en chasse. Dirty Jake, lui, pratique le mur du son avec sa guitare abrasive passée au lami noir d'une pédale fuzz qui rugit comme un orage tropical. Quant à Filfy Antz, il a la batterie aussi délicate qu'une charge de rhinocéros en pleine crise de nerfs. Pussycat and the Dirty Johnsons ont le trash-punk sexuellement explicite ("She's an orgasm"), le rock'n'roll incendiaire ("Lying in my bed"), le blues malsain et surnois ("Do ya feel me?"), le garage-punk crasseux ("Beast will out"). Puss Johnson, quand elle vous chope par les breloques, ça n'est certes pas pour vous les caresser et vous les câliner, mais bien pour vous les écraser et vous faire mettre à genoux ("Knee jerk", tout est dit). Pas étonnant que leur tableau de chasse soit orné des têtes de gens comme Jon Spencer, les Oh Sees, les Fuzztones, les Rezillos, Mad Sin ou les Damned, qui ont pris le risque de partager la scène avec eux. Il faut en avoir des cojones pour oser se frotter à Pussycat and the Dirty Johnsons, et s'en tirer sans trop d'égratignures et d'estafilades. En d'autres temps, ils auraient été de terribles duellistes, des jouteurs implacables, des combattants terrifiants, pratiquant l'assassinat subtil et tout en finesse. Pas de rustres séides fonçant dans le tas d'abord, et réfléchissant à une tactique après. Alors forcément, quand Miss Pussycat vous susurre des "Hey honey" grivois, vous y réfléchissez à deux fois avant de répondre à ses oeillades, même si vous savez pertinemment que vous finirez par succomber à la tentation. Les promesses de certains délices sont toujours plus fortes que la crainte du danger. Meow !



2 HEADED DOG : Under the radar (CD, Le Silo/Radar Musique)

Voir une foule sans putain de masque, sans connerie de gestes barrière et sans flicailon de mes deux pour faire chier le monde, comme sur la pochette du premier album de 2 Headed Dog, une foule qu'on devine se pressant devant une scène, voilà qui ne m'est plus arrivé depuis 7 mois (le 8 mars 2020, date de mon dernier concert, autant dire dans une autre vie), et que, je le crains, je ne risque pas de revivre avant longtemps (les concerts assis-masqué, qu'est-ce que c'est que cette merde ? et de la bière sans alcool tant qu'on y est ? et bouchons d'oreille obligatoires aussi ? bienvenue chez Aldous Huxley), alors cette petite pochette, même au format CD, voilà qui ravive de valeureux souvenirs dans mon hippocampe pas trop atteint par Alzheimer. Serai-je encore vivant quand je pourrai remettre les pieds dans un bar ou une salle pour reprendre une large rasade de décibels et de postillons ? Au rythme où ça va, pas certain. Alors, autant savourer cet "Under the radar" qui semble avoir échappé à la nullité contagieuse ambiante pour parvenir jusqu'à ma boîte à lettres. Et je me suis bien gardé de le désinfecter. 2 Headed Dog ont le punk-rock enthousiaste, on s'en était déjà rendu compte grâce à leur précédent EP (chroniqué dans le n° 126 pour ceux qui auraient quelques minutes à combler grâce à une saine lecture), ça ne se dément pas sur la longue distance. En plus, ils ont du souffle et la condition physique (la Covid ne passera pas par eux ah ah), car ça ne lève pas le pied tout au long des douze titres d'un album tiré au cordeau, sec et concis comme le programme électoral de Chewbacca, brave comme un Comanche en maraude, entraînant comme une déferlante sur les côtes d'Hawaï. Il y a du rock'n'roll à la Nomads-MC5-Radio Birdman, histoire d'assurer le lien entre les trois pôles majeurs de "tûte la musique ah que qu'on que je t'aime", en mode guitares en furie et rythme de bûcheron. Ecouter ce disque, c'est comme se faire dix tours de Grand Huit d'affilée, ça vous fait autant tourner la tête, mais sans vous faire rendre tripes et boyaux, ce dont vos voisins de table devraient vous savoir gré, s'ils ont un minimum de considération pour vos goûts musicaux un brin pervers, quitte à vous accuser de simulation. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir eu des parents fans de Rika Zaraï ou Enrico Macias. En attendant, je m'accommode très bien du punk'n'roll de 2 Headed Dog, et tant pis pour la bien pensance en mode TF1-RTL. Et puis s'inspirer du titre d'une chanson de cet illuminé de Roky Erickson pour consacrer son groupe, c'est quand même autre chose que de taper dans l'histoire coloniale française ou de parcourir la liste des moyens de communication pour mettre son blase en gros sur les affiches. Chacun ses référentiels.



PINK FLAMINGOS : Les nuits injustes (CD, Guerilla Asso)

Pour ceux qui croiraient encore que Pink Floyd veut dire "Flamant Rose", comme on se plaît à le dire, en France uniquement, depuis plus de 50 ans, les vrais "Flamants Roses" sont plutôt ce groupe du Havre, puisque "floyd" n'a jamais désigné le "flamant" en anglais, qui se traduit par "flamingo". Accessoirement, ce nom de Pink Floyd vient des prénoms de 2 bluesmen américains particulièrement appréciés de Syd Barrett (le seul et unique Pink Floyd digne de ce nom), Pink Anderson et Floyd Council. Ce petit point d'histoire établi, qui nous éloigne passablement du sujet de cette chronique, revenons à nos échassiers. Qui, eux, empruntent leur raison sociale au film éponyme de John Waters. "Les nuits injustes" est le premier album des Pink

Flamingos, après une bonne dizaine d'années passées à ne sortir que des démos, des EP, des splits 45t ou des titres éparpillés sur des compilations diverses, et à tourner, encore et toujours, un peu partout autour du monde. Terrorisés par l'exercice de fond les Pink Flamingos ? Si tel était le cas, ils viennent d'exorciser leurs peurs d'un bon coup de baguette magique avec cette douzaine de pépites tamponnées punk-rock américain tendance emo et millésimées 90's. Curieusement, bien que le titre de l'album se décline en français, c'est en anglais que les Pink Flamingos s'expriment, ce qui ne change rien sur le fond, sinon que les anglo-saxons ne pourront pas ne pas savoir que le groupe est froggie, une petite marque identitaire en forme de clin d'oeil. La formule en trio du groupe n'autorise guère de fioritures stylistiques, le moins étant souvent le mieux, les Pink Flamingos vont direct au fond des choses, à savoir des mélodies brutes et énergiques, des harmonies intègres et sudoripares, des titres abrupts et gratinés. Le punk ne saurait s'embarasser de détours et de complexité, encore moins sonner faux. Au fil du temps, le groupe a connu quelques aléas humains, au point que, aujourd'hui, seul le guitariste et chanteur Bertrand Neveu est encore présent. Ceci explique peut-être en partie le temps passé à concocter ce premier album, avec le fait que nos trois sacripants sont tous investis dans plusieurs autres projets en parallèle, et les journées ne faisant que 24 heures, on se retrouve vite débordé par un emploi du temps surchargé. Au rythme où ça se goupille, il va falloir savourer ce disque, on n'est peut-être pas près d'en voir tomber un autre sur nos platines. Pas grave en soi, la qualité valant toujours mieux qu'une quantité trop diluée.

BARRENFIELDS : Palmistry (LP, Up The Punx Records/ Incendiaria/United We Stand Records/Killer Pandereta Records/ Inhumano Records/Animal Salamanca/Mass Productions)

Heureuse surprise que ce premier album du groupe madrilène Barrenfields. Un punk-rock'n'roll très mélodique, un chant féminin envoûtant (en anglais), des titres courts, exécutés comme s'ils voulaient faire la nique à Usain Bolt lui-même (d'ailleurs, le disque tourne en 45 tours, un signe), Barrenfields amènent un peu de feeling bluesy, du genre mauvais comme une teigne, dans un punk-rock qui n'est pas sans rappeler celui de X ou des Gits, mais avec une touche power-pop à la Blondie ("Astray"). Les riffs sont aussi implacables que la tronçonneuse de Leatherface, très punk 77 dans l'esprit, les rythmes sont aussi trépidants que chez les Ramones, et, surtout, le chant de Grace (au prénom prédestiné) vous file des frissons partout, comme quand, souvenez-vous, vous vous êtes rendu à votre premier rendez-vous amoureux. La musique de Barrenfields a cette fraîcheur de ton que le punk a parfois un peu oublié, cette candeur inhérente à un premier disque, cette spontanéité qui annihile les doutes et les angoisses. Avec cette singularité de vouloir faire croire, avec le titre de l'album, que tout est déjà écrit, que le destin est tout tracé, comme si une vie se résumait aux lignes de la main, alors qu'il s'agit de tout le contraire. Aucune fatalité chez Barrenfields, juste l'urgence de s'inscrire dans son époque, même, au besoin, en faisant une musique à la temporalité affirmée, mais dépolissée par leurs différentes influences, fièrement affichées. Comme en témoigne l'unique reprise, "Thirteen", de Johnny Cash, extraite de son album "American recordings", en 1994, le premier d'une série de six produits par Rick Rubin, testaments musicaux d'un Cash vieillissant, déjà atteint par la maladie (il lui reste moins de dix ans à vivre), mais qui ne baisse pourtant pas les armes, même s'il enregistre ce disque dans son salon, sa voix déjà sombre à l'origine étant encore plus funèbre sur ces derniers albums. "Thirteen" écrit spécialement pour Cash par Glenn Danzig, que ce dernier reprend à son compte, avec son groupe, Danzig, sur l'album de 1999, "6.66 Satan's child". Un titre qui résume à lui seul le cheminement musical de Barrenfields, partant d'un morceau dark-folk mélancolique et douloureux (Cash), passant par une version bluesy-gothique ("Danzig"), pour parvenir à un rendu punk-rock à la Clash ou Damned. Difficile de faire plus ouvert d'esprit, sans qu'il soit besoin de faire tourner les tables.

GIRLZ DISORDER VOLUME 1 - AN INTERNATIONAL FEMIPUNK COMPILATION (LP + CD, Mass Productions/Fire And Flames Music)

Si vous avez lu jusqu'au bout l'intitulé complet de cette compilation, vous aurez compris qu'il n'y a là que des filles. Que du chromosome X, pas un seul Y, pas une seule coucougnette à l'horizon, pas un seul poil au menton. Voilà qui nous change, tant le punk, comme le rock en général, reste, malgré tout, un milieu à forte dominante masculine. Bien que le punk semble quand même plus féminisé que la moyenne des autres chapelles rock, encore qu'on soit encore loin

d'une quelconque parité, bien difficile à établir, question de mentalités et de cultures, quels que soient les pays. Des pays justement, on en a une belle mosaïque sur cette compilation très internationale. Ca vient des quatre coins du monde. Bizarre cette expression non ? Tout le monde sait bien que la Terre n'est pas carrée... mais plate, ah ah. Enfin, des quatre coins du monde, pas tout à fait, puisque ça ne concerne que l'Europe, l'Amérique et l'Asie. Aucun groupe africain, ce continent semblant encore fort peu réceptif au rock, et donc au punk, ni océanique. Quant à l'Antarctique ou l'Atlantide, encore moins. Et je ne parle même pas de la Lune, de Mars, ni de Vénus, d'où, pourtant, viennent les femmes, si l'on en croit John Gray. Mais, justement, peut-on croire un type, philo-traître, qui, dans toute son oeuvre, caricature ouvertement hommes et femmes et qui fut l'assistant du Maharishi Mahesh Yogi ? D'autant que la méditation transcendante, ça n'est pas franchement la canette de bière de toutes ces demoiselles. Fidèles à la ligne éditoriale du label Mass Prod, les 24 groupes de cette compilation font un punk-rock fichtrement coriace, sacrément déluré, hautement carabiné, en acier trempé, héroïque et autoritaire. Là, pour le moins, ça dégage de la testostérone (qui n'est pas exclusive aux hommes, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire, même si le dosage est sans commune mesure d'un sexe à l'autre). Une compilation qui fait du petit bois d'un chêne pluricentenaire, qui fait de la limaille du blindage d'un char Maus, qui fait du gravillon d'un astéroïde géocroiseur. Du punk-rock donc, mais aussi du hardcore, voire même, parfois, de sérieux relents de métalcore. Si vous pensez trouver ici la dernière sensation pop ou l'héritière de Céline Dion, vous vous êtes trompé de latitude. Preuve que ça ne fait pas dans la nunucherie ni dans la guimauve, on croise les 24 groupes aussi bien sur le CD, normal, que sur le vinyl, moins commun, c'est dire si ça déboîte. Mass Prod a fait jouer à fond ses connexions internationales pour produire ce disque, notamment du côté du Brésil (quatre groupes), de l'Espagne (trois), ou, plus généralement, de l'Amérique Latine (Mexique, Colombie, Pérou) ou de l'Europe de l'Est (Hongrie, Pologne, Lituanie). Pour le reste, c'est plus classique, Royaume-Uni, France, Allemagne, Etats-Unis. Pour être tout à fait honnête, le seul groupe connu des mes services sont les Ramonas, des anglaises marquées par les Ramones, comme on imagine, même si c'est un peu réducteur, et qui ne transparaît guère dans le titre choisi, "Broke". Les autres, tous les autres, sont des découvertes. Il n'y a rien à jeter dans cette sélection. On s'en serait douté, les compils Mass Prod, quel que soit le thème, ne sont pas propres à garnir nos poubelles, fussent-elles sélectives. Signalons enfin le vrai travail documentaire du label, puisque chaque groupe a droit à deux photos, une couleur sur la pochette, une noir et blanc sur l'insert intérieur, insert qui, en outre, fournit les paroles de toutes les chansons, et quelques lignes de présentation de toutes ces sororités. S'il est généralement admis que la perfection n'existe pas, Mass Prod s'en approche toujours au plus près, cette compilation ne fait pas exception. Et comme ça indique qu'il s'agit d'un "volume 1", je ne vous surprendrai pas en vous annonçant d'ores et déjà un "volume 2" en préparation. Mais on devrait supporter l'attente, le temps de digérer cet opus initial, et de se remettre des torgnoles reçues à chaque écoute. Pour ce qui est du sexe dit faible, on repassera. Encore un préjugé qui en prend un coup dans le carafon.

DRUNKEN MARKSMAN : Decline of mankind (LP, Not Dead Yet Records/Blind Destruction Records/Mass Productions/Armistice Records)

On a beau le savoir, on est toujours étonné de découvrir de nouveaux groupes britanniques. La source semble inépuisable. En Grande-Bretagne, ils sortent de partout, des caves, des garages, des pubs, évidemment, et je ne serais même pas surpris d'apprendre qu'il peut aussi en sortir d'une banque ou d'un magasin de porcelaine. Drunken Marksman sont gallois, et semblent être plutôt potes avec Brassick (Pete Macbeth, le guitariste de ces derniers, a assuré le mastering de cet album). On admettra avec d'autant plus de facilité que Drunken Marksman donne dans un punk-rock à peu près aussi élitiste qu'une classe de CPPN. Ils en ont la capacité à se prendre pour ce qu'ils sont, des punks avec de la bouteille (ou de la pinte), qui ont tous largement redoublé, voire triplé, puisque leurs états de service montrent d'anciennes exactions au sein de This System Kills, Rectify, Classified Protest ou the Guntys, et j'en oublie. Alors, ce n'est pas à eux qu'on va faire la leçon, et encore moins la morale. Le système, ils connaissent, depuis longtemps, ils en ont exploré tous les travers, toutes les failles, toutes les maladies, ils peuvent donc en parler avec toute l'ardeur sociale qu'on leur refuse habituellement. D'où leur conviction que l'humanité a depuis longtemps entamé son déclin, comme les empires qui se sont succédés tout au long de son histoire. Une race animale suit un cycle biologique fort banal, elle naît,

elle vit, elle meurt. Et nous sommes largement au crépuscule de notre existence ("Proxy war", "Dance to the apocalypse", "Like a disease"), raison de plus pour s'en jeter quelques derniers avant l'apocalypse. Si la fin du monde est si proche, faisons la fête et hurlons notre rage, il sera toujours temps de se lamenter le moment venu. C'est, en substance, le discours des 4 acolytes de Drunken Marksman, avec quelques considérations philosophiques pour faire bonne mesure ("Free Europe", "Hypocritic"). Pour l'anecdote, Drunken Marksman est également une sauce épicée et alcoolisée (au whisky) que certains punks un peu plus blindés que les autres ne doivent probablement pas mettre que sur leurs grillades, mais peut-être aussi avaler cul-sec lors de fins de soirées tendance catastrophe. Tout ça se tient.

SIN CITY : Sin City or burst (CD autoproduit)

Dans le dernier numéro de cette estimable gazette, je vous contais l'histoire peu banale de ces deux néo-zélandais, membres des Cavemen, bloqués à Alicante, Espagne, pendant le confinement, et qui ont tué le temps en composant et en enregistrant quelques chansonnettes. Encore que quelques ne soit guère le terme adapté à la situation, puisqu'ils ont trouvé moyen d'enregistrer la bagatelle de trois albums pendant leur emprisonnement sanitaire. "Sin City or burst" est le troisième opus de cette série qui n'est peut-être pas terminée, au rythme où ils font paraître ces disques. En gros, on reste en terrain connu, une paire de guitares, de parcimonieuses percussions, un harmonica, un piano, voilà avec quoi nos deux arsouilles se sont amusés pendant quelques semaines, qui, au moins, ont dû leur paraître moins longues qu'à d'autres. Territoire balisé également au niveau de la musique, entre folk et country, ce qui pouvait se faire de mieux compte tenu des circonstances et des moyens. Et toujours ce léger parfum de western cuvée 60's/70's, entre George Roy Hill et Sam Peckinpah, légèrement suranné sans être non plus trop daté. L'équilibre était subtil à trouver, Sin City s'en sort plutôt bien. Notons quand même que, globalement, le rythme s'est légèrement ralenti sur cet album, par rapport aux deux précédents, sans tomber dans la ballade larmoyante non plus, n'exagérons rien. On y trouve même un peu de garage ("Son of a gun"), chassez le naturel Cavemen, il revient au galop, un peu de Dylan flavour ("More than a memory"), une larmichette de rock'n'roll ("Room three o-five"), pour se retrouver avec un disque qui pourrait aisément passer pour une bande originale de film, sauf qu'il n'y a pas d'images à mettre dessus, à part deux ou trois clips tournés avec des bouts de ficelle et un couteau suisse, comme ont été enregistrés les disques. Sin City sont les McGyver d'un rock garanti sans lipides. Sans s'aboucher avec personne, ils nous font presque le coup de l'événement inattendu, ou du disque à emporter sur une île déserte ou une ville fantôme.

OI POLLOI : Live in Breizh (LP, Mass Productions/Deviance/Maloka)

OI POLLOI : 100% antifascist streetcrust (CD, Fire And Flames Music/Mass Productions)

Les vétérans écossais de Oi Polloi (près de 40 ans d'activisme dans les ratiches, ou ce qu'il en reste, ça force le respect) ne semblent pas vouloir se calmer, puisque ce sont pas moins de deux albums qui viennent nous rappeler que le punk ça conserve, du moins quand on ne pratique pas l'autodestruction systématique. 2 visions de Oi Polloi, avec un vinyl et un CD, un live et un studio, de l'ancien (enfin, tout est relatif) et du récent (enfin pas tout à fait), pour toutes les appétences, sauf, bien sûr, pour ceux qui ont des goûts de chiotte. Mais comme ceux-là n'écoutent sûrement pas Oi Polloi, et ne lisent sûrement pas ma modeste publication, on reste entre gens de bonne compagnie, on se comprend. "Live in Breizh", comme son titre l'indique (même si vous ne parlez ni breton ni breton, ça devrait néanmoins vous interpeler), a été enregistré devant un public de keupons déchaînés en Bretagne, à Rennes plus précisément, le 2 octobre 2015, à l'occasion du festival Fiesta La Mass. Enième live dans la discographie du groupe, mais un concert de Oi Polloi, c'est toujours le gage de perdre quelques litres de sueur, même en éclusant force gorgeons de binouze pour éviter la déshydratation, toujours préjudiciable à la santé, de perdre aussi quelques décibels d'audition, de toute façon, la vieillesse aussi ça vous en fait perdre, mais, en contrepartie, de gagner quelques blessures de guerre, sous forme de cocards ou d'ecchymoses divers, de quoi frimer auprès de vos collègues de travail le lendemain en faisant croire que vous êtes sorti vainqueur d'un combat contre Mike Tyson venu vous chercher querelle pour un regard de travers (OK ça ne marche qu'avec les collègues vraiment très très crédules, mais ça ne coûte rien d'essayer). Aujourd'hui, de la formation d'origine, il ne reste plus que

Deek Allen, le chanteur, mais le gaillard est toujours vert, jusque dans son langage fleuri. Bien qu'il défende avec pugnacité le gaélique, en chantant parfois dans cette langue ("Dion 's cuidich", "Carson?"), ou en présentant des émissions télévisées (avec sous-titres ?), il roucoule (comme un pigeon souffrant de laryngite, on est d'accord, mais on n'est pas chez Frank Sinatra) majoritairement en anglais. Mais quand il se produit en France, il harangue la foule en dialecte local entre les morceaux, et tant pis si ça se limite à une litanie de "c'est de la merde" (le système, les flics, le patriotisme, le travail, la religion), l'essentiel est dit et résume parfaitement les textes coups de poing ("Non !", morceau en français, bien que les paroles se limitent à ce seul adverbe). On compte aussi un titre en finlandais ("Systeemin orja", preuve de Deek ne craint pas de se frotter à d'autres idiomes pour faire passer ses messages). Au cas où vous auriez des difficultés avec son accent écossais, l'insert propose un petit texte explicatif pour chaque chanson (en anglais, si vous n'y entretenez rien, vous trouverez toujours quelqu'un pour vous les traduire, de quoi retisser du lien social avec le fayot qui, en 6ème, collait la honte à toute la classe en déclamant son Shakespeare comme s'il avait grandi à Oxford). Cet album parcourt à peu près toute la carrière de Oi Polloi, le titre le plus ancien devant remonter à 1986 ("Americans out"). Une sorte de "best of", sans le côté mercantile. Oi Polloi, c'est du punk-rock immaculé (à part les traces de bière sur les Doc's), avec des tendances plus actuelles comme le crust ou le d-beat, ainsi que le suggère le titre de l'album studio, qui est en fait le repressage du 25cm "Blame it on the system" augmenté de quelques singles, tel le virulent "Donald Trump - fuck you !" qui ouvre le disque. Le ton est donné, ça ne ralentira plus jusqu'au "Skinhead 2019" final. Entre le live et le studio, on note le départ du batteur Cam, ce qui fait que, sur "100% antifascist streetcrust", c'est Upgrade qui est derrière les fûts, en plus de gratter sa guitare. L'avantage du studio qui vous permet d'être multi-tâches sans qu'il y paraisse rien. Le studio, Oi Polloi l'aborde comme la scène, en guérilleros, en guerriers, en sabreurs. On me dirait qu'ils installent un punching-ball dans un coin pour s'échauffer que ça ne m'étonnerait qu'à moitié, tant le groupe s'apparente à une entreprise de démolition sonore, avec KO à la clé. Oi Polloi n'ont jamais perdu un combat, n'ont même jamais mis un genou à terre, ni encaissé le moindre knock-down. Indestructibles !

L'ENCYCLO DEGLINGO DE LEO

DAYTONA BEACH

Station balnéaire de Floride où les beaux châssis et les moteurs surgonflés jouent presque à touche-touche. Entre huile solaire et huile de ricin, ça glisse, ça glisse, malgré l'omniprésence du sable fin. Daytona Beach est située sur la côte Atlantique. Comme toutes les villes de Floride, elle attire une palanquée de touristes, vu qu'il y fait quasiment toujours beau, sauf quand un cyclone décide d'y venir, lui aussi, en villégiature, ce qui arrive encore assez régulièrement, la rançon à payer pour avoir un taux d'ensoleillement digne du score électoral d'un président russe, algérien ou ivoirien. Des touristes qui se divisent en deux catégories, les vieux tromblons qui ont fait de la Floride une sorte de maison de retraite à ciel ouvert, et la chair fraîche qui, à l'instar de la Californie du sud, a fait de la région un camp de concentration pour apprentis mannequins très très très court vêtus, voire pas vêtus du tout. Passez une heure assis sur une plage de Daytona Beach à mater ces plastiques sculpturales et vous vous transformez derechef en loup de Tex Avery, aussi dangereux que de devenir loup-garou dans les impénétrables forêts d'Europe Centrale. En Floride, au moins, vous vous rincez l'oeil, au point qu'il vous est difficile, pour ne pas dire impossible, de le fermer, y compris la nuit, quand vous ressassez vos visions diurnes. Seule solution pour retrouver une vie intérieure à peu près normale, tenter de persuader l'une ou l'autre des milliers de bimbos qui arpentent les kilomètres de sable blanc que vous êtes une star du porno dans votre Europe natale, et qu'elle aurait donc tout bénéfice à venir prendre un dernier verre dans la chambre de votre palace. Seuls problèmes à résoudre, avoir les moyens de vous offrir la chambrette, et avoir le physique de vos arguments, sous peine de vous voir gratifier d'un « fuck off loser » aussi catégorique que l'injonction de votre mère vous envoyant vous coucher quand vous aviez cinq ans. Je suis sûr que vous vous en souvenez encore.

Si vos efforts pour espérer voir tomber du microkini aussi facilement que les châtaignes en automne se révèlent infructueux, il vous reste une roue de secours pour ne pas transformer votre séjour à Daytona Beach en fiasco total. A part votre main secourable avant de vous endormir je veux dire. Les gros cubes, fort peu humains ceux-là, qui parcourent rues et plages de Daytona Beach avec la même insistance que les jeunes filles à airbags surdéveloppés déjà

évoqués. C'est que Daytona Beach est l'un des points de ralliement privilégiés de tout ce que les Etats-Unis comptent d'adeptes de motos et voitures customisées. Dès 1904, on venait tenter d'y battre des records de vitesse sur les longues plages rectilignes de la ville. Mises bout à bout, il y en a pour presque quarante kilomètres, largement de quoi se caresser le levier de vitesse, s'activer le piston et se faire chauffer le pot d'échappement. Le dernier à battre un record de vitesse à Daytona Beach est le britannique Malcolm Campbell en 1935, qui atteint les 445km/h (je vous fais grâce des mètres, à ce niveau là, ce sont des broutilles). Il n'a pas dû avoir trop le temps de regarder les belles spectatrices au passage. Il lui a sûrement fallu attendre d'avoir remballé son engin dans son petit garage privé pour en profiter, après coup, si j'ose dire. Daytona Beach, c'était un peu la perpendiculaire du fou de vitesse. Aujourd'hui, on ne trace plus sur la plage de Daytona, mais sur le circuit créé en 1959, le Daytona International Speedway, un ovale. C'est là que s'y tient la course la plus prestigieuse du calendrier NASCAR, le Daytona 500. Il est toujours possible de rouler sur les plages de Daytona Beach, à une vitesse maximale de 10 miles à l'heure (soit 16 km/h). C'est la version américaine de la drague motorisée marseillaise, sauf que les kékés et les cagoles sont d'un niveau physique nettement supérieur. On est aux Etats-Unis, les barbes et les tatouages pour ces messieurs, les fesses rebondies et les seins siliconés pour ces demoiselles, c'est comme comparer un puma des montagnes à un chat de gouttière, il n'y a pas vraiment de match. Même au niveau de l'intellect, je suis sûr que, bien qu'américains, ils font encore là nique aux phocéens. Pas bien difficile.

Il est bien loin le temps où la région était habitée par les Timucua, des amérindiens qui vivaient dans des villages fortifiés. Des fortifications qui ne les ont guère protégés des espagnols, les premiers européens à venir baguenauder dans le coin, et surtout de leurs microbes. Décimés par la guerre, l'esclavage et la maladie, les pauvres Timucua ont disparu au cours du XVIIIème siècle, donc bien avant la vraie conquête du continent américain par les européens. Aujourd'hui, la ville compte environ 60 000 habitants, mais est visitée par 8 millions de touristes chaque année.

Enfin, je ne saurais terminer ce petit panégyrique sans évoquer le plus bel hommage musical rendu à la ville, « Panik (à Daytona Beach) », des Sheriff, sur leur premier album, « Pan ! », paru en 1987, avec le dernier couplet de la chanson :

« Regardez bien tous ces gens riches

Sur le sable de Daytona Beach

Et quand ils vont prendre leur bain

Ca fait le repas des requins

Sur le sable de Daytona

La panique est au maximum

Les requins s'en donnent à cœur joie »

C'est que, comme sur toute la côte Atlantique des Etats-Unis, on peut y croiser quelques grands requins blancs, alléchés par la chair rose et tendre qui batifole dans les vagues venant s'avachir nonchalamment sur la plage. « Les dents de la mer » ne sont jamais très loin dans les pensées des autochtones, et des baigneurs, même si l'action du roman et du film se situe dans la localité fictive d'Amity Island, dans l'état de New York. N'empêche, les Sheriff ont si bien décrit ce qui se passerait si...

